PARIS QUI PLEURE

ET

PARIS QUI RIT

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX,

PAR

MM. LAURENCIN ET CORMON,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 13 SEPTEMBRE 1852.

PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1852

Digitized by Google

76308

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

Le comte GASTON DE SOREUIL	MM.	CLÉMENT-JUST.
GODINOT, son ami		SURVILLE.
COQHÉRON, capitaliste		SERRES.
OCTAVE DUFOURNEL, officier de marine		BONDOIS.
ÉTIENNE LAMBERT, ancien marin		AUBRÉZ.
MAURICET, contre-maître d'une fabrique		JULIEN.
MACAROL, cocher, puis ouvrier fileur		ALEXANDRE.
CHABRELOCHE, garçon de café		FRANCHQUE.
DUROSEL, amis de Gaston		SANDRE.
MAUCLAIR, amis de Gaston		LÉON.
ROULE-TA-BOSSE, ami de Macarol		GALABERT.
GUEULE-EN-BIAIS. UN GARÇON DE CAFÉ, UN INVALIDE (personnage muet),		AUBRY.
LAURENT, ouvrier fileur		LEQUIEN.
ALEXANDRE, spahis		EMMANUEL.
UN GARÇON, employé de la mairie, UN OFFICIER,		PÉPIN.
UN PORTEUR D'EAU, Auvergnat, BAPTISTE,		MALINE.
UN GARÇON DU CIMETIÈRE		MARCHEVILLE.
GARDIEN DE CLICHY, GARÇON DE CAFÉ,		MULLER.
UN OFFICIER, UN MONSIEUR,		DUBOIS.
MADAME LUCENAY, créole de la Guadeloupe	Mmes	DEVAUX.
AMÉLIE, sa fille		MEIGNANT.
MARIE, petite-fille de Mauricet		LAURENTINE.
DENISETTE		CLARA.
CÉSARINE		DÉSIRÉE.
MADAME DUROSEL		LAGRANGE.
LA TANTE (vieille femme sourde)		JEAULT.
JULIA		ANAÏS.
LOUISE		ROSE-MEYER.
UNE NOURRICE		LOUISE-VIMEUX.
UN PETIT SAVOYASD		MAX.

OFFICIERS, GARÇONS DE CAFÉ, OUVRIERS, MUSICIENS, HOMMES ET ENFANTS.

NOTA. Les chansons que l'on chante au premier et au quatrième tableau sont de M. Mengeant, chef d'orchestre du théâtre. S'adresser à lui pour se procurer la musique de la pièce.

AVIS. — Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut représenter, réimprimer ni traduire *Paris qui pleure et Paris qui rit*, à l'étranger, sans l'autorisation de l'Auteur et des Éditeurs de la pièce.

ACTE I.

Premier Tableau.

AU CAFÉ DE PARIS.

Le théâtre représente deux étages du Café de Paris; au rez-de-chaussée, un salon.—A droite, une porte donnant sur le boulevard; à gauche, une porte conduisant aux étages supérieurs. Au fond, deux grandes portes ouvrant sur les salons du café. De chaque côté du théâtre, une table avec des journaux et des petites lampes pour allumer des cigares. Au fond, entre les deux portes, une grande table préparée et servie pour un riche souper.—Au premier étage, un cabinet particulier à droite, un autre à gauche; entre les deux, un petit vestibule au fond duquel est une porte donnant sur l'escalier. Dans chaque cabinet, une table prête pour recevoir les consommateurs. Des lampes éclairent les cabinets et les salons.

SCENE I.

OCTAVE, OFFICIERS *appartenant à différentes armes de l'armée de terre. Octave porte l'uniforme d'officier de marine. Ils sont assis à la table de gauche et achèvent un bol de punch.*

OCTAVE.

Oui, mes amis, c'est décidé, je pars. J'ai sollicité, obtenu du ministre de la marine d'être envoyé à la station de la Guadeloupe que j'avais quittée il y a un an, et où je vais retourner lieutenant de vaisseau.

PREMIER OFFICIER.

C'est beau!

DEUXIÈME OFFICIER.

C'est juste!

OCTAVE.

Demain je quitte Paris: dans deux jours je rejoins mon bord; la voile s'enfle, les mâts s'inclinent sous la brise, et dans six semaines, s'il plaît à Dieu, je reverrai les Antilles, leur ciel brûlant, leur sol déchiré, tourmenté par le feu éternel qui les dévore; je gravirai, pendant la nuit, les mornes élevés, pour retrouver dans un air plus vif la vie que le jour embrasé des tropiques semble toujours prêt à vous ravir. Au loin, sous mes pieds, je verrai l'Océan dérouler ses plaines argentées et calmes comme un miroir immense! Plus près de moi, je verrai ma belle corvette endormie sur ses ancres; et, plus près encore, dans l'ombre d'une paisible vallée, un point blanc, une tourelle éclairée par les rayons de la lune et se détachant sur la masse

noire de la forêt, comme se détache sur un ciel d'orage, l'étoile chère au marin, le phare céleste qui le guide à l'heure du danger, le console de ses fatigues et semble lui dire : Courage!... je pense à toi!

PREMIER OFFICIER.

Et cette tourelle poétique renferme sans doute quelque divinité mystérieuse, quelque belle et languissante créole.

OCTAVE.

Une jeune fille, un ange!...

PREMIER OFFICIER.

Ta fiancée sans doute?

OCTAVE.

Hélas! non! Sa mère, veuve d'un riche colon, est possédée, comme presque toutes les créoles, d'un désir ardent de briller. Elle a rêvé pour sa fille une alliance superbe! Ce n'est pas la fortune qu'elle recherche, mais des titres, des honneurs... Un simple aspirant de marine, sans nom, n'aurait jamais été son gendre... mais qu'à son nom s'attache quelque gloire, quelque grade éclatant, et peut-être verrais-je se réaliser le bonheur, le rêve de ma vie. (*Il se lève.*)

PREMIER OFFICIER.

Allons! l'amour te fera faire des prodiges de valeur... Un dernier verre à tes nouveaux succès.

OCTAVE.

Moi, je vide celui-ci au plaisir de nous retrouver tous un jour réunis, comme en ce moment, au Café de Paris; vous, avec l'a-l'avancement dû à vos efforts, à vos travaux; moi...

PREMIER OFFICIER.

Toi, amiral, et marié!...

OCTAVE.

Dieu le veuille! (*Ils boivent, se lèvent et vont reprendre leurs sabres, leurs manteaux.*)

OCTAVE.

Garçon?

CHABRELOCHE.

Voilà! m'sieu.

OCTAVE, *payant.*

Voilà; le reste est pour vous!

CHABRELOCHE.

Merci, m'sieu. (*Regardant.*) Le reste? Cinq francs! le reste... arrondira le magot de ma future... de ma Denisette chérie!

OCTAVE.

Allons, adieu, mes amis!

PREMIER OFFICIER.

Non, pas adieu!... à demain!

OCTAVE.

Soit; je serai heureux de vous serrer encore la main avant de partir. (*Ils se dirigent vers le fond. En ce moment Gaston entre. Il se rencontre avec Octave.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, *les arrêtant.*

Pardon, messieurs; mais je ne crois pas me tromper... Octave Dufournel?

OCTAVE.

Moins heureux que vous, monsieur, il m'est encore impossible de retrouver votre nom.

GASTON.

Reportez vos souvenirs à une douzaine d'années...

OCTAVE.

Au collége, alors?...

GASTON.

Un de vos camarades de classes... Gaston de Soreuil.

OCTAVE.

Ah! pardon! (*Ils échangent une poignée de mains.*)

PREMIER OFFICIER.

Allons! à demain, Octave.

OCTAVE.

Excusez-moi, mes amis... à demain! (*Les officiers sortent.*)

SCENE III.

OCTAVE, GASTON.

Quelle rencontre! Ce n'est qu'au Café de Paris que ces choses-là peuvent arriver! Ce cher Octave... Il paraît que nous avons un peu couru les mers!... comment donc? officier de marine!...

OCTAVE.

Lieutenant de vaisseau, rien de plus!

GASTON.

Mais c'est superbe!...

OCTAVE.

Et vous-même?... quelle carrière avez-vous suivie?... qu'êtes-vous devenu?

GASTON.

Moi!... je suis devenu... ce que l'on devient le plus facilement et le plus vite dans la vie parisienne... Rien!... Position charmante, adorable, lorsqu'on est jeune, riche et paresseux, lorsqu'on aime le jeu, les chevaux et les femmes, que l'on se plaît à voir passer les choses, les événements, les hommes et soi-même, sans regret de le veille et sans souci du lendemain. Je ne suis rien, mon cher, à moins que ce ne soit être quelque chose que d'être habitué d'un club, de l'Opéra, du Café de Paris et du bois de Boulogne. Je ne suis rien... je ne tiens à rien... je ne fais rien... rien que dévorer ma fortune... on assure qu'elle me rend la pareille... mais que m'importe pourvu que nous finissions ensemble, gaiement et contents l'un de l'autre!... Mais, vous, mon cher Octave, tandis que je suivais la route amusante et facile, vous entriez dans la voie beaucoup plus noble peut-être du travail et des luttes sérieuses..

OCTAVE.

Mon père, ancien officier de marine, m'avait laissé pour toute fortune son épée et sa croix... j'ai pris l'une et j'espère gagner l'autre.

GASTON.

Vous l'aurez, mon cher, je n'en doute pas un instant; mais, quoique vivant tous deux dans un monde si différent, vous le voyez, on se retrouve, et je ne suis pas homme à laisser échapper le plaisir qui s'offre à moi. Nous souperons ensemble.

OCTAVE.

Je suis fâché de vous refuser... mais cela m'est impossible!

GASTON.

Ah! je vous retiens de force! Je me réunis ici presque tous les soirs à des amis... qui suivent absolument la même carrière que moi... et avec le même succès; nous soupons... nous passons la nuit gaiement, souvent comme aujourd'hui avec des personnes charmantes, des étoiles de la danse et du chant. Je vous présenterai à ces dames... Elles adorent l'uniforme... le vôtre surtout; vous verrez... nous rirons beaucoup.

OCTAVE.

Impossible, vous dis-je!

GODINOT, *au dehors.*

Vous entendez!... Dès que cet homme se présentera, faites-le entrer.

GASTON.

Et, tenez, voici l'un de nos fidèles!

SCENE IV.

LES MÊMES, GODINOT.

GODINOT.

Bonjour, Gaston !

GASTON.

Mon cher Godinot, venez, que je vous présente à monsieur Octave Dufournel, lieutenant de vaisseau, et l'un de mes anciens amis de collége.

GODINOT.

Monsieur... enchanté de faire votre connaissance... les amis de nos amis sont nos...

GASTON.

Je vous donne Godinot pour le plus aimable garçon de la terre... connaissant Dieu et le diable ! des vieilles dévotes et des jeunes actrices, des généraux en retraite, l'élite de la fashion parisienne, des auteurs, des acteurs, des directeurs de théâtres, toutes les femmes à la mode... et, chose surprenante, tous leurs adorateurs. Dînant avec ceux-ci, soupant avec ceux-là... on se le dispute, on se l'arrache... car c'est le convive le plus souple que je connaisse. Êtes-vous triste? il dévore votre repas en pleurant! Êtes-vous gai? il ingurgite votre champagne en riant et en vous faisant rire ! grand viveur ! grand mangeur !... grand buveur ! grand...

GODINOT.

Assez !... assez !... de grâce, ménageons la couleur, je suis ressemblant comme ça, ne me flattez pas !... Monsieur sera des nôtres cette nuit? tant mieux... nous savons de quoi les marins à terre sont capables... Plus on est de fous, plus on rit.

OCTAVE.

En vérité, messieurs, je regrette de ne pouvoir faire nombre... mais je pars demain pour un long voyage...

GASTON.

Raison de plus pour dire à Paris un joyeux adieu... nous vous laisserons libre de partir... dès que...

GODINOT.

Dès que vous vous ennuierez !

GASTON.

Quand on est resté quinze ans sans se voir, c'est bien le moins que l'on renouvelle connaissance.

GODINOT.

A table !... à table... ce véritable autel de l'amitié !

OCTAVE.

Mais j'ai ce soir encore quelques ordres à donner chez moi.

GASTON.

Eh bien, allez! mais à minuit, on se met à table; votre nom sera sur votre assiette, et, si vous ne venez pas, nous écrirons au-dessous : mauvais ami.

GODINOT.

Mauvais convive.

GASTON.

Mauvais marin!

OCTAVE.

Le moyen de vous refuser? A minuit!

TOUS.

A minuit. (*Octave sort par le fond.*)

SCENE V.

GASTON, GODINOT, CHABRELOCHE.

GODINOT.

Garçon!

CHABRELOCHE.

Voilà, m'sieu!

GODINOT.

Un verre de Madère et des biscuits.

CHABRELOCHE, *sortant.*

Biscuits, Madère salon!

GODINOT, *se jetant sur le divan.*

Ouf!

GASTON.

Eh bien! quoi de bon?...

GODINOT.

Beaucoup de mal.

GASTON.

Comment?

GODINOT.

J'ai vu votre tante... j'ai dîné chez elle! elle se porte beaucoup mieux... elle était presque gaie... nous avons presque souri!.... son médecin l'a rassurée, c'est une femme capable d'aller jusqu'à soixante-dix ans entre la vie et la mort.

GASTON.

Tant mieux pour elle.

GODINOT.

Sans contredit!... seulement raisonnons. Avez-vous compté avec votre fortune?

GASTON.

Je ne compte jamais avec mes amis. D'ailleurs je hais l'arithmétique...

GODINOT.

Oh ! l'addition de ce qui vous reste ne serait pas longue ; mon cher, vous êtes aux trois quarts ruiné !

GASTON.

Bah !

GODINOT.

J'ai eu tantôt une longue conférence avec votre notaire... en déjeunant chez lui... le fait est certain !

GASTON.

Tiens... tiens... tiens... Voulez-vous un cigare ?

GODINOT.

Volontiers...merci. (*Il prend un cigare et le met dans sa poche.*)

GASTON.

Eh bien ! mais cela n'a rien d'effrayant ! D'abord vous dites aux trois quarts... donc nous avons encore un quart en perspective, puis à l'horizon l'héritage de notre tante... Passez-moi donc du feu !

CHABRELOCHE, *entrant.*

Madère demandé. (*Il pose le verre et sort.*)

GASTON, *allumant son cigare.*

Voyons donc ! quand le général est mort il a laissé à sa veuve, combien donc déjà ?

GODINOT, *buvant.*

Cent quarante mille francs net, en communauté.

GASTON.

Ma tante, à diverses reprises, m'en a avancé... Ah ! ma foi, je m'y perds.

GODINOT.

Plus de moitié ! trois cent quatre-vingt-dix mille.

GASTON.

Reste ?

GODINOT.

Trois cent cinquante mille ! dont la bonne dame dépense le revenu depuis deux ans, en bonnes œuvres, en aumônes ; car c'est bien la créature la plus charitable, la plus douce...

GASTON.

Pauvre tante, elle n'a pas mené une existence heureuse... Le général faisait mauvais ménage !

GODINOT.

Ah ! c'était un gaillard ! il menait la vie grand train ; comme on riait à ses soupers !

GASTON.

Vous y étiez, scélérat.

GODINOT.

Mais en revanche je dînais avec sa femme, et nous pleurions ensemble!... Ses yeux étaient voués aux larmes, surtout depuis une certaine affaire... ça remonte loin, un duel de son mari avec un jeune médecin.

GASTON.

Qu'il perça d'un coup d'épée, n'est-ce pas?

GODINOT.

Sur un soupçon, des propos en l'air, comme on dit en riant.... de ces riens qui perdent une femme et qui tuent un homme.

GASTON.

Nous disons donc que c'est trois cent cinquante mille francs qui me reviennent.

GODINOT.

Mais que nous ne tiendrons pas encore de longtemps... ou je me trompe fort!

GASTON.

Dieu me garde de souhaiter un jour, une heure de moins à cette bonne tante; mais quoique jeune encore, elle est toujours malade... je suis son seul héritier, nous emprunterons! Notre ami intime, Coqhéron, est là; justement, il nous offre à souper cette nuit.

GODINOT.

Il a déjà de vos lettres de change plein ses poches.

GASTON.

Nous augmenterons la liasse.

GODINOT.

Déplorable extrémité qui nous conduira avant deux ans à vivre comme des gueux! (*Se levant avec énergie.*) Comte Gaston de Soreuil!... il faut ressaisir dès à présent et d'une façon victorieuse la fortune qui nous échappe!... Je dis nous, parce que je m'identifie tellement avec mes amis que je regarde leur fortune comme la mienne, n'ayant que celle-là.

GASTON.

Excellent Godinot! (*Il lui serre la main en souriant.*)

GODINOT.

Mon bon! j'ai conçu un plan magnifique! Je rêve pour vous une Californie à Paris.

GASTON.

Et ce plan doré! voyons? quel est-il?

CHABRELOCHE, *reparaissant.*

M'sieu... il y a là un cocher de remise qui vous demande.

GODINOT.

Qu'il entre. (*A Gaston.*) Mon cher, prenez *la Patrie*, asseyez-vous, et permettez que je dise deux mots à ce brave homme en à-parte.

CHABRELOCHE.

Cocher demandé!

SCENE VI.

LES MÊMES, MACAROL.

MACAROL.

C'est vous, mon bourgeois, qui m'avez fait dire par votre groom de venir vous parler?

GODINOT.

Moi-même. (*Le prenant à part, et baissant la voix.*) Me reconnais-tu?

MACAROL.

Vous, mon bourgeois?

GODINOT.

Regarde-moi bien. (*Macarol le regarde attentivement, puis il fait un mouvement de surprise.*)

MACAROL.

Ah!

GODINOT.

Chut! moi je t'ai reconnu ce soir à la porte de l'Opéra comme tu descendais de ta voiture des personnes...

MACAROL.

Des personnes que je dois aller reprendre à la sortie.

GODINOT.

Précisément! Es-tu bon cocher?

MACAROL.

Je dame le pion à des Anglais.

GODINOT.

Saurais-tu au besoin accrocher une borne, le trottoir, n'importe, et verser...

MACAROL, *surpris.*

Verser!...

GODINOT.

Oui, gentiment... en douceur... sur le bitume... sans blesser ton monde ni toi.

MACAROL.

Dame...

GODINOT.

Il y a dix louis à gagner.

MACAROL.

Dix louis!

GOBINOT.

Viens par ici. (*Il pousse la porte de gauche.*) Regarde, le boulevart est commode, la place est belle.

MACAROL.

Je connais!...

GODINOT.

C'est là juste en face de cette porte qu'il s'agirait, au sortir de l'Opéra, de venir gentiment...

MACAROL.

Déposer ma boîte!

GODINOT.

Comme tu dis!

MACAROL.

Y a-t-il de l'avance?

GODINOT.

Cinq louis.

MACAROL.

Et le reste?

GODINOT.

En livrant l'ouvrage.

MACAROL.

C'est fait!

GODINOT, *lui donnant l'argent.*

Alors, va-t'en, sois exact, et tais-toi!

MACAROL, *à part, en regardant Godinot.*

Ah! par exemple! en v'là une bonne! (*Il sort.*)

GASTON, *se levant.*

Ah çà! quels diables de secrets pouvez-vous avoir avec un cocher de remise? Et ce plan... cette Californie... m'expliquerez-vous?...

GODINOT.

Pouah!... vous empestez le cigare! Montez dans votre Brougham! courez changer d'habit, parfumez-vous d'eau de Portugal, par la même occasion... et revenez ici au galop.

GASTON.

Mais cette fortune?

GODINOT.

Je vous la montrerai.

GASTON.

Où donc?

GODINOT.

Ici!

GASTON.

Quand?

GODINOT, *regardant à sa montre.*

Dans vingt-cinq minutes au plus...

GASTON.

Une apparition! n'est-ce pas comme dans les féeries?

GODINOT, *le poussant au fond.*

Peut-être?

GASTON.

Un génie étincelant d'or et de pierreries! ou plutôt un diable crochu auquel vous allez vendre mon âme. Ah!... ah!... ah!... parbleu, je suis curieux de savoir ce qu'il vous en donnera.

GODINOT.

Mais allez donc! vous ferez manquer ma mise en scène! (*Il le pousse dehors.*) Je vous donne un quart d'heure! (*A Chabreloche qui revient.*) Toi, fais enlever ces tables, préparer le souper.... frapper le Champagne, et que le chef se distingue!

CHABRELOCHE.

Oui, m'sieu!

GODINOT.

Après les affaires, les plaisirs... c'est de droit! Allons surveiller mon cocher! (*Il sort.*)

SCENE VII.

CHABRELOCHE. PLUSIEURS GARÇONS, *enlevant les tables de l'avant-scène, et achevant de préparer la grande table.*

CHABRELOCHE.

Allons.... allons, la nuit sera bonne et le benef idem! O ma Denisette... prends patience, chérie! ton petit Chabreloche fait sa pelotte.

PREMIER GARÇON.

Qu'est-ce que c'est donc que cette Denisette dont tu parles toujours?

CHABRELOCHE.

C'est le lis de la vallée de Meudon, une blanchisseuse éprise de mes charmes dont elle deviendra propriétaire par-devant notaire... sitôt que j'aurai amassé de quoi lui fournir un four... un séchoir et des échalas... Il ne manque plus que les échalas.

PREMIER GARÇON.

T'en as déjà deux à lui offrir.

CHABRELOCHE.

Farceur !

PREMIER GARÇON.

Est-elle jolie ta repasseuse ?

CHABRELOCHE.

Ah ! ciel ! si elle l'est !... et sage !... et féroce à l'endroit de la gaudriole !... Une fois que j'avais voulu rire un peu trop haut... elle m'a flanqué un coup de battoir... j'ai été quinze jours au lit... et trois mois avec un œil comme une pelle à charbon !

PREMIER GARÇON.

Excusez !... en v'là une de vertu !

CHABRELOCHE.

Elle n'a qu'un défaut... c'est l'ambition.

PREMIER GARÇON.

Comment ?

CHABRELOCHE.

Elle voulait absolument un monsieur pour mari. Alors j'y ai fait accroire que j'étais employé au *finistère* de l'intérieur. Ça l'a flattée ; mais si elle savait que je porte la serviette et que l'on m'appelle : Garçon !...

DEUXIÈME GARÇON, *accourant.*

Voilà !

CHABRELOCHE.

Imbécile !... qui est-ce qui te parle ?... Elle serait capable de me lâcher, malgré l'amour que je lui inspire.

PREMIER GARÇON.

As-tu fini !

CHABRELOCHE.

Oh !... Denisette !... Tiens ! à l'heure qu'il est, je la vois d'ici à Meudon, dans son petit dodo, rêvant à moi comme ça. Ah ! Chabreloche ! mon petit Chabreloche ! que vous êtes joli !... que vous me semblez beau !... et pouf ! ça la fait sauter comme une anguille.

SCENE VIII

LES MÊMES, UN SPAHIS, *puis* UNE DAME *en domino de satin noir, puis* COQHÉRON.

LE SPAHIS, *entrant.*

Garçon !

LES TROIS GARÇONS, *criant.*

Voilà !

LE SPAHIS.

Garçon, je voudrais retenir un cabinet.

CHABRELOCHE.

Deux couverts, cela va sans dire ; nous en avons déjà beaucoup de retenus. Il y a bal à l'Opéra... mais nous avons encore le 7 et le 9.

LE SPAHIS.

Montrez-moi ça bien vite, car on m'attend aux Variétés pour la dernière pièce, la pièce d'Arnal, et je n'ai pas envie de manquer... il me fait tant rire, ce farceur-là !

LE DOMINO, *entrant et d'une petite voix douce.*

Garçon !

LES TROIS GARÇONS, *criant.*

Voilà !...

LE DOMINO.

Garçon, je voudrais retenir un cabinet.

CHABRELOCHE.

Deux couverts, cela va sans dire.

LE DOMINO.

Du tout, quatre couverts.

CHABRELOCHE.

Ça revient au même.

LE DOMINO.

Pour quatre dames.

CHABRELOCHE.

Quatre dames seules ?

LE DOMINO.

Seules !

CHABRELOCHE.

Si madame veut monter pour choisir.

LE SPAHIS.

Allons donc, garçon, allons donc !

CHABRELOCHE.

Voilà, m'sieur ! par ici ! (*Il montre la porte à gauche. Le spahis fait passer la dame la première et sort ensuite. Chabreloche va pour la suivre.*)

COQHÉRON, *entrant par le café.*

Garçon !

LES TROIS GARÇONS, *criant.*

Voilà !

COQHÉRON.

Une glace pistache, un cigare et *la Patrie.*

CHABRELOCHE, *qui s'est arrêté criant au fond.*

Pistache, cigare, Patrie. (*Revenant.*) Vous êtes en avance, monsieur Coqhéron.

COQHÉRON.

Comment... comment... personne encore !...

CHABRELOCHE.

Personne... mais on ne va pas tarder.

LE SPAHIS *et* LA DAME, *dans le vestibule du premier, appelant.*

Garçon !... garçon...

CHABRELOCHE, *sortant et criant au dehors.*

Voilà !... voilà !... voilà...

COQHÉRON, *se débarrassant de son paletot et de son cache-nez.*

J'espère que mes convives ne se feront pas attendre ! (*Se prélassant sur le divan.*) Ah ! que c'est bon d'être riche ! D'abord, il n'y a que les imbéciles qui n'aient pas le sou... l'homme riche est toujours spirituel ! La preuve, c'est que moi qui le suis, riche, je suis recherché, fêté, choyé, caressé par tout le monde ! par ces aimables lions de Paris qui m'appellent leur ami intime et par une foule de femmes adorables qui m'appellent leur lou lou ! ah ! ah ! ah ! (*On sert une glace à Coqhéron. Il se met à la manger.*)

CHABRELOCHE, *au premier, dans le vestibule.*

Par ici, madame... par là, monsieur.

LE SPAHIS, *dans le cabinet de gauche.*

Je vais commander le souper tout de suite pour ne pas attendre lorsque nous reviendrons.

CHABRELOCHE.

Voilà la carte.

LE DOMINO, *dans le cabinet de droite.*

Garçon !

CHABRELOCHE.

Voilà, madame ! (*Il passe dans le cabinet de droite.*)

LE DOMINO, *écrivant.*

Vous aurez soin que le souper soit prêt quand nous arriverons... à minuit... parce que nous allons au bal de l'Opéra, et nous ne voulons pas attendre. . .

CHABRELOCHE.

Ça suffit, madame.

LE DOMINO.

Ah ! garçon ! y a-t-il une entrée particulière ?

CHABRELOCHE.

Oui, madame, par la rue ; je vas montrer ça à madame.

LE DOMINO.

Très-bien.

LE SPAHIS, *appelant.*

Garçon !...

CHABRELOCHE.

Voilà, m'sieur. (*Il repasse à gauche.*)

LE SPAHIS.

Y a-t-il une entrée particulière ?

CHABRELOCHE.

Oui, m'sieur !... par la rue ; je vais conduire m'sieu !

LE SPAHIS.

Très-bien ! Tenez, faites soigner ça. (*Il donne la carte et sort en même temps que le domino. Chabreloche descend avec eux.*)

COQHÉRON, *qui a fini sa glace.*

Dieu ! que je me suis diverti ce soir au club ! J'ai prêté de l'argent aux uns, j'ai joué avec les autres... j'ai perdu cent louis au baccarat, mais j'ai eu bien de l'agrément. Il paraît que j'étais spirituel... je n'ouvrais pas la bouche sans faire éclater de rire la galerie, ah ! ah ! ah !... Et cette nuit, ce souper que je paye à une société des plus joyenses... je vole de plaisirs en plaisirs... Mais voici mes convives !...

SCENE IX.

COQHÉRON, GASTON, GODINOT.

COQHÉRON, *allant à eux.*

Arrivez donc, messieurs, arrivez donc !

GASTON.

Salut à notre gracieux amphitryon.

GODINOT.

Au plus spirituel capitaliste de la capitale...

GASTON.

Au héros de la fashion parisienne !...

GODINOT.

Au favori des femmes !

COQHÉRON.

Messieurs, messieurs, vous me comblez ! On m'accable, on m'enterre sous les choses les plus flatteuses ! Laissez-moi vivre ! (*Chantant.*) Laissez-moi respirer ! ah !... ah !... ah !...

TOUS, *riant.*

Ah !... ah !... ah !... charmant !... délicieux !

COQHÉRON, *au public.*

Voilà! je ne puis plus ouvrir la bouche!

GODINOT.

Ah çà, mon cher Coqhéron, l'opéra vient de finir, comment n'êtes-vous pas à la porte du théâtre avec votre coupé pour l'offrir à nos aimables soupeuses?

COQHÉRON.

C'est vrai! un oubli... une absence... Godinot, vous êtes un garçon d'esprit! On voit bien qu'il a été riche!

GODINOT.

Courez à l'Opéra, et, en vous attendant, Gaston et moi nous surveillerons le souper.

COQHÉRON.

Je vole et reviens de même! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X.

GASTON, GODINOT.

GASTON, *à Godinot qui va regarder à la porte du boulevard.*

Eh bien, Godinot, ce lutin, ce diable d'argent que vous m'avez annoncé va-t-il enfin m'apparaître?

GODINOT.

Le voilà qui s'avance, regardez par là.

GASTON.

Je ne vois pas une âme sur le boulevard, je ne vois qu'une voiture qui s'approche du trottoir... Ah! mon Dieu! elle penche!... elle verse!...

GODINOT.

Bien travaillé!

GASTON.

Des cris, des voix de femmes!...

GODINOT, *le poussant.*

Mais volez donc à leur secours. (*Gaston s'élance dehors.*) Ce coquin de cocher est d'une adresse!... (*Regardant.*) Bravo! Gaston ouvre la portière. On sort. Il prend une des dames par la taille. Il la ramène. Ah! le maladroit! c'est la mère!...

SCENE XI.

LES MÊMES, Mme LUCENAY, *puis* AMÉLIE, OCTAVE. (*Au bruit, les garçons paraissent aux portes du fond.*)

GASTON, *soutenant madame Lucenay.*

Rassurez-vous, madame, aucun accident n'est à déplorer!

Mme LUCENAY.

Ma fille, monsieur! c'est ma fille!

AMÉLIE, *entrant avec Octave.*

Me voici, ma mère!

GASTON.

Vite des siéges... de l'eau sucrée... de la fleur d'oranger. (*On fait asseoir madame Lucenay.*)

AMÉLIE.

Vous n'êtes pas blessée, n'est-ce pas?

Mme LUCENAY.

Non, Dieu merci... mais j'ai eu une frayeur! Et toi, ma pauvre Amélie?...

AMÉLIE.

Oh! moi! j'ai été secourue bien à temps par une personne que je ne m'attendais pas à trouver là... et que vous allez être bien étonnée de voir...

Mme LUCENAY.

Qui donc?...

OCTAVE, *saluant.*

Moi, madame!

Mme LUCENAY, *suprise, mais avec froideur.*

Monsieur Dufournel!...

GODINOT.

Diable de marin! quel vent l'a poussé par là!

Mme LUCENAY.

Je vous croyais courant les mers...

OCTAVE.

Je pars demain pour la Guadeloupe.

AMÉLIE, *vivement.*

Demain!

Mme LUCENAY.

Nous, monsieur, nous l'avons quittée il y a six mois.

OCTAVE.

Pour toujours?

Mme LUCENAY.

Je le crois.

GODINOT, *poussant Gaston.*

Mais allez donc... parlez donc!... Vous ne parlez pas!

GASTON.

J'espère, madame, que cet accident vous aura causé plus de frayeur que de mal.

Mme LUCENAY.

En vérité, messieurs, je ne saurais trop vous remercier de l'empressement que vous avez mis à nous secourir,

GODINOT, *à Gaston.*

Mais vous, mon cher, êtes-vous sûr de n'avoir rien de cassé, rien de foulé ?

GASTON.

Du tout...

GODINOT.

C'est qu'il m'a fait une frayeur, madame; ce brave ami s'est élancé à la tête des chevaux avec un courage... j'ai cru un instant qu'il était lui-même écrasé... foulé aux pieds... c'est un miracle qu'il ait échappé !...

GASTON, *à part.*

Ou diable a-t-il vu tout ça ?

Mme LUCENAY.

Ah ! monsieur, vous exposer à un pareil danger pour des personnes que vous ne connaissez pas.

GASTON, *embarrassé.*

Madame!

GODINOT.

Il va s'en défendre !... mais moi qui l'ai vu !... il vous a littéralement sauvées, madame, vous et mademoiselle votre fille! (*A part.*) Le marin est coulé !

GASTON, *au garçon qui apporte de l'eau sucrée.*

Offrez à ces dames.

Mme LUCENAY.

Merci !... je prierai seulement qu'on fasse avancer une autre voiture.

GODINOT, *à Gaston.*

Offrez donc la vôtre !

GASTON.

Mon Dieu, madame, je doute que l'on en trouve à pareille heure à la sortie du théâtre; mais la mienne est à vos ordres.

GODINOT, *criant.*

Faites avancer la voiture de monsieur le comte de Soreuil.

Mme LUCENAY, *à Godinot.*

Je vous remercie, monsieur; vous m'avez appris le nom de notre sauveur. (*A Gaston.*) Et l'offre est faite avec tant de grâce qu'il est impossible de refuser. — Amélie, nous partons.

AMÉLIE, *à voix basse.*

Ma mère, vous ne dites rien à monsieur Octave !...

Mme LUCENAY, *un peu contrariée.*

Vous retournez à la Guadeloupe, monsieur?

Digitized by Google

OCTAVE, *tristement.*

J'en ai reçu l'ordre, madame, je dois obéir!

Mme LUCENAY.

Et vous y retournez officier, je crois?

OCTAVE.

Oui, madame, et cette campagne m'offrait l'espoir d'un nouvel avancement, l'occasion de faire un pas décisif dans ma carrière.

Mme LUCENAY.

Carrière dangereuse! pleine d'angoisses et de larmes pour ceux qu'un lien du cœur attache au sort du marin! A votre retour à Paris, monsieur, je pense que nous nous verrons.

OCTAVE.

Madame!...

Mme LUCENAY, *à Gaston avec grâce.*

Monsieur le comte de Soreuil voudra bien, je l'espère, me fournir l'occasion de lui renouveler, chez moi, tous nos remercîments.

GASTON.

Trop heureux vraiment...

Mme LUCENAY.

Madame Lucenay, rue et hôtel de Castiglione.

GASTON.

Madame...

GODINOT, *bas.*

Offrez donc votre bras.

GASTON.

Si vous voulez me permettre, madame, de vous conduire jusqu'à votre voiture!...

Mme DE LUCENAY, *lui prenant le bras.*

Amélie...

AMÉLIE.

Me voici, ma mère! (*Godinot va rouvrir la porte du boulevard et se confond en salutations.*)

AMÉLIE, *bas à Octave.*

Revenez... monsieur... revenenez bien vite!

OCTAVE.

Ah! si un peu d'espoir!... (*Elle lui tend la main, il la saisit.*) Grand Dieu! (*Amélie s'échappe et rejoint sa mère.*)

GODINOT, *saluant.*

Mademoiselle! (*Il reste à la porte et regarde s'éloigner madame Lucenay, Amélie et Gaston.*)

OCTAVE, *à part, avec joie et regardant dans sa main.*

Ce n'est point un rêve! cet anneau... Elle m'a laissé cet anneau qu'elle a porté. (*Il le porte à ses lèvres avec transport.*)

GODINOT, *à la porte, à lui-même.*

La connaissance est faite, la mère est fascinée, je me charge du reste. (*A Gaston qui revient, à voix basse.*) Eh bien, que dites-vous de cette dame et de sa fille ?

GASTON.

Elles sont très-bien !

GODINOT.

Soixante mille livres de rentes en bien-fonds à la Guadeloupe, quelle dot !

GASTON.

J'y suis !... ce cocher... cette voiture versée... et ce plan magnifique...

GODINOT, *se frappant le front.*

Tout vient de là !

GASTON.

Vous êtes fou !...

GODINOT.

Nous verrons !

GASTON, *remontant.*

Mais j'entends ces dames ! (*A Godinot.*) Pas un mot devant Césarine ; elle m'arracherait les yeux !

OCTAVE.

Mon cher monsieur de Soreuil, j'ai tenu ma parole, je suis venu ; mais de grâce n'insistez pas pour me garder.

GASTON.

Comment...

OCTAVE.

Une circonstance toute nouvelle... vous m'obligerez en me dégageant.

GASTON.

S'il est ainsi, soyez libre. Vous partez demain, mais pour revenir... donnez-moi votre parole que nous nous reverrons.

OCTAVE.

Ah ! de grand cœur. (*Il sort par le boulevard, accompagné par Gaston, pendant que Godinot est remonté pour recevoir les dames.*)

SCENE XII.

GASTON, GODINOT, COQHÉRON, DUROSEL, MAUCLAIR, CÉSARINE, JULIA, DENISETTE *et deux autres dames.*

COQHÉRON.

Messieurs, je vous amène le printemps et les fleurs.

GODINOT.

D'où diable venez-vous, fait comme ça?

COQHÉRON.

Parbleu, j'avais mis ces dames dans ma voiture... en bloc... et j'étais sur le siége... Ah!... ah!... ah!...

JULIA.

Coqhéron, vous êtes adorable.

CÉSARINE.

On vous mettra en bocal pour vous conserver!

GASTON.

Ma chère Césarine, je vous attendais avec une impatience... Vous êtes en retard, mesdames.

CÉSARINE.

Le temps de changer de costume.

JULIA.

Et d'ôter son rouge.

GODINOT.

Pour mettre du blanc!

DENISETTE, *regardant autour d'elle d'un air étonné.*

Dieu de Dieu! c'est-y beau... c'est-y beau!... (*Bas à Césarine.*) Et je suis t-y contente que vous m'ayez amenée avec vous! mais vot robe m'étrangle les estomacs, j' pourrai pas manger. (*Césarine lui fait signe de se taire.*)

COQHÉRON, *lorgnant Denisette.*

Mais *qu'apercevois-je?...* Quel est ce nouvel astre qui m'apparaît aux lumières et que je n'avais pas distingué dans l'ombre et dans le nombre?

GASTON.

En effet c'est la première fois que nous avons l'avantage de voir mademoiselle...

GODINOT.

Mademoiselle...

CÉSARINE.

Aminta de la Meudonnière...

JULIA.

Une riche héritière, de nos amies.

CÉSARINE.

Je l'ai prise sous mon aile pour lui faire voir le monde du bel esprit, des belles manières...

JULIA.

Lui faire ingurgiter un doigt de champ...

CÉSARINE.

Et danser un peu de sottisch...

TOUS, *saluant et se moquant.*

Mademoiselle...

DENISETTE, *embarrassée et faisant la révérence à droite et à gauche.*

Messieurs !...

COQHÉRON.

Elle est charmante cette petite... (*Haut.*) Mademoiselle, je vous prie de m'inscrire comme le premier de vos adorateurs... de vos admirateurs... et si l'offre d'un cœur plein de candeur...

CÉSARINE.

On le refuse...

COQHÉRON.

Alors je demanderai...

CÉSARINE.

Mon cher, je vous préviens que la mendicité est défendue dans cette localité.

JULIA.

D'ailleurs nous avons nos pauvres.

GODINOT, *lui baisant la main.*

La charité, s'il vous plaît ?

COQHÉRON.

Permettez-moi du moins d'offrir à mademoiselle...

CÉSARINE.

Rien du tout... (*A Denisette.*) Et vous, ma petite, règle générale, n'acceptez jamais de la main de ces messieurs... que leur main.

DENISETTE, *criant.*

Ça y est !

GODINOT.

Messieurs, parlons sérieusement, le souper est servi.

TOUS.

A table ! à table !... (*Pendant qu'on se place, on voit entrer au premier, à gauche, le spahis avec une femme ; à droite, quatre dames en dominos. Elles ôtent leurs masques et se mettent à table. Des garçons servent dans les deux cabinets.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE SPAHIS, *et* UNE DAME VOILÉE, LE PREMIER DOMINO *et* TROIS AUTRES DAMES, *puis* CHABRELOCHE.

GASTON.

Ah çà, mon cher Durosel, vous avez donc pu vous rendre libre ?

DUROSEL.

Oui, j'ai dit à ma femme que j'étais appelé à Rouen pour un achat de cotons.

GASTON.

Et vous, Mauclair ?

MAUCLAIR.

La mienne me croit à la chasse avec un oncle à héritage !

COQHÉRON.

Moi, messieurs, j'ai failli être entraîné aux Variétés par mon épouse et par un cousin débarqué d'Afrique ces jours-ci... mais j'ai persuadé à Clorinde qu'elle avait la migraine et qu'elle ferait mieux de se mettre au lit .. j'ai envoyé ma femme coucher !... (*On rit.*) Je ne parlerai plus, c'est fini !

LE SPAHIS, *à gauche.*

Cousine, soyez sans crainte : Coqhéron ne saura rien ni des Variétés, ni de notre petit souper. Et d'ailleurs, vous connaissez ma délicatesse ; le souper fini, je vous quitte !

PREMIER DOMINO, *à droite.*

Ma foi, mesdames, pendant que nos maris se disent en voyage ou à la chasse, soupons gaiement, et puis... à l'Opéra !

TOUTES.

Du champagne !

DENISETTE.

Ah ! qué beau linge !.. et comme c'est blanchi !...

GODINOT.

Hein !... mademoiselle s'y connaît...

DENISETTE.

Ah ! voui !... que je m'y connaissons !...

TOUS.

Sons... sons !...

CÉSARINE.

Mademoiselle est étrangère et ne possède pas encore très-bien notre langue.

JULIA.

Mais nous l'éducationnerons.

TOUS.

Rons... rons !...

GODINOT, *à part.*

Mademoiselle de la Meudonnière ! c'est drôle, comme ça sent l'eau de Javelle ! (*Pendant ce qui précède, les garçons servent, Chabreloche s'approche, et à la vue de Denisette, il laisse tomber l'assiette qu'il tient à la main.*)

CHABRELOCHE.

Ah! ciel!...

DENISETTE.

Chabreloche!

GODINOT.

Tu connais mademoiselle?

CHABRELOCHE, *furieux.*

Si je la connais!... ma fiancée, blanchisseuse à Meudon. (*On rit.*)

DENISETTE.

Un garçon de café!... quelle horreur!

CHABRELOCHE, *la menaçant.*

Perfide!... infidèle! infâme!

TOUS, *se levant.*

A la porte le jaloux! à la porte! (*On le bouscule et on le met dehors.*)

DENISETTE.

C'est un bêta... voilà!

TOUS.

Du champagne!...

COQHÉRON.

Ah! ma foi, vive la vie parisienne! vive Paris!...

GODINOT.

Ce n'est que là qu'on peut vivre!

GASTON.

Au centre des plaisirs...

COQHÉRON.

Et des jolies femmes, messieurs. Un toast original; à la santé de Paris! ah!... ah!... ah!...

TOUS.

A Paris!

CÉSARINE.

Paris, ville curieuse... ville amusante! triste, gaie tout à la fois, colosse à double face qui pleure d'un côté et qui rit de l'autre...

PREMIER COUPLET.

Le boursier qu'un riche gain leurre
Et qui souvent en moins d'une heure
Perd et son or et son crédit...
Voilà, voilà Paris qui pleure!
Mais son rival qui s'arrondit

Et que l'on voit au pas de course
Gagner des millions à la Bourse!...
Voilà, voilà Paris qui rit!...

DEUXIÈME COUPLET.

La beauté qu'une ride effleure
Et qui depuis vingt ans majeure,
Voit son tendre époux qui blanchit,
Voilà, voilà Paris qui pleure!
Et ce même époux qui se dit:
Ma femme dort calme et fidèle,
Soupons, amusons-nous loin d'elle...
Voilà, voilà Paris qui rit!...

DENISETTE.

Ma robe va craquer, c'est sûr!

COQHÉRON.

Garçon, du champagne! des flots de champagne pour arroser le troisième couplet!

UN GARÇON, *à Gustave.*

Une lettre pour monsieur.

GASTON.

Chantez, chantez, j'écoute en lisant.

CÉSARINE.

TROISIÈME COUPLET.

D'un pauvre, hélas! a sonné l'heure,
Et vers sa dernière demeure
Un ami, le seul, le conduit!
Voilà, voilà Paris qui pleure!...
Mais à prendre un air tout contrit,
Voyez l'héritier qui s'applique,
En suivant un char magnifique.
Voilà, voilà Paris qui rit!...

(*Pendant le couplet, Gaston a lu la lettre. Pendant le refrain, il a pris Godinot à part pour la lui montrer.*)

GASTON, *bas à Godinot, pendant qu'il lit.*

On me demande auprès de ma tante!... une crise subite! elle est au plus mal!

TOUS.

Voilà, voilà Paris qui rit!...

(*Le rideau baisse.*)

Deuxième Tableau.

Un carrefour dans le cimetière du Père-Lachaise. Coucher du soleil ; effet d'orage. Dans le fond, et entre les arbres, on aperçoit les mouuments élevés de Paris. A droite, au second plan, un magnifique tombeau de famille.

SCENE I.

GASTON, GODINOT, AMIS ET INVITÉS, *tous en grand deuil.*

GODINOT, *prenant la main de Gaston et d'un air de circonstance.*

Mon ami, je comprends les émotions de tous genres qui doivent vous agiter. Permettez-moi de ne pas vous quitter dans un pareil moment.

GASTON.

J'ai besoin en effet de ne pas paraître livré entièrement à moi-même ; mais pardon, j'ai quelques ordres encore à donner.

GODINOT.

Très-bien ; moi je vais faire avancer une voiture. (*Gaston approche du gardien et lui parle à voix basse. Pendant ce temps Marie entre par une des allées du fond. Sa mise est des plus simples et composée de vêtements sombres.*)

SCÈNE II.

MARIE, GODINOT, GASTON, LE GARDIEN.

MARIE, *s'approchant timidement. Elle tient un mouchoir à la main ; elle est pâle, on voit qu'elle cherche à retenir ses larmes.*

Encore du monde ! ô mon Dieu ne pourrai-je être seule un moment ! Là, sous ces arbres, dans ces sombres allées, partout des oisifs, des curieux qui vous poursuivent de leurs regards, comme s'ils prenaient plaisir à interroger votre douleur, à compter vos larmes. Oh ! l'indifférence ne devrait jamais pénétrer ici ! Elle insulte à l'âme brisée, au cœur que les sanglots étouffent. (*Elle s'assied en pleurant sur une pierre auprès d'une tombe en face du caveau.*)

GASTON, *à Godinot.*

Mes derniers ordres sont donnés ; maintenant, mon ami, nul devoir ne réclame ma présence. Je puis quitter ce triste séjour !

GODINOT.

Il est temps de vous arracher à ces détails émouvants ; vous en avez tant d'autres encore à subir ! Demain la visite au notaire, l'ouverture du testament... un magnifique heritage à recevoir...

GASTON, *pensif.*

Quatre cent mille francs...

GODINOT.

Allons donc, mon ami.

GASTON.

Oui, partons ! (*Il se dirige lentement vers la sortie, Godinot le suit, mais il s'arrête à la vue de Marie, qui est assise dans l'attitude de la plus profonde douleur et qui cache sa figure avec un mouchoir.*)

GODINOT, *à part.*

Une jeune femme qui pleure... une mise bien modeste... une douleur bien vraie... Elle n'hérite pas de quatre cent mille francs celle-là. (*Il va prendre le bras de Gaston et sort avec lui.*)

SCENE III.

MARIE, LE GARDIEN.

MARIE, *se levant et se voyant seule.*

Enfin ! (*Elle s'approche du gardien qui sort du caveau.*) Monsieur... pardon... je voudrais...

LE GARDIEN.

Quoi ? qu'est-ce que vous demandez, ma petite demoiselle ?

MARIE, *indiquant le caveau.*

La permission d'entrer là un moment...

LE GARDIEN.

Etes-vous de la famille ?

MARIE, *troublée.*

Moi ?... (*Elle se tait et baisse la tête.*)

LE GARDIEN, *regardant sa mise.*

A vrai dire, je ne le pense pas.

MARIE.

Monsieur, accordez-moi cette faveur et je vous serai très-reconnaissante !

LE GARDIEN.

C'est impossible ! il n'y a que les parents qui aient le droit d'entrer dans ce caveau. (*Il ferme la grille.*)

MARIE, *s'approchant.*

Oh ! monsieur !... je vous en prie...

LE GARDIEN, *retirant la clef.*

Non... non... c'est défendu ! je suis fâché de vous refuser, mais c'est mon devoir. (*Il remosse les torches, les cierges qu'il a éteints et se dirige vers la gauche; au moment de sortir, il jette un dernier regard sur Marie.*) Pauvre petite !

SCENE IV.

MARIE, *seule. Elle regarde le tombeau, s'élance vers la grille et s'appuie défaillante contre les barreaux.*

O ma mère !... même après la mort, il y a donc une barrière entre nous ! On me défend de pleurer sur ta tombe, comme on m'a défendu, pendant huit jours et huit nuits, de m'approcher de ton lit de douleur !... O ma mère ! pendant tes longues heures de souffrance, j'étais sous tes fenêtres, dans la rue ; assise bien souvent sur cette froide paille dont le pavé était couvert et qui devait étouffer jusqu'au bruit de mes pas ! Ma mère se meurt là haut, me disais-je, et c'est une main étrangère, indifférente, qui lui fermera les yeux. Et quand la pensée de ne pas être bénie par toi me semblait trop pénible, et qu'entraînée par mon cœur, je demandais en tremblant à voir madame la comtesse, « Qui êtes-vous ? » me disait-on, comme tout à l'heure m'a dit cet homme. « Etes-vous de la famille ? » Pour toi, ma mère, à qui j'avais coûté tant de larmes, je baissais la tête en gardant mon secret, et la porte de ton hôtel se refermait sur ta pauvre fille en larmes, comme cette froide grille vient de se refermer encore entre elle et toi. Ma mère ! ma mère ! tu m'entends, n'est-ce pas ? tu sais que je suis là... que j'ai prié pour toi sous les voûtes du temple... que je t'ai suivie, cachée dans la foule, jusqu'à ta dernière demeure... et que maintenant je suis seule ! toute seule à prier sur ta tombe ! (*Elle s'agenouille devant la grille du caveau, elle semble absorbée dans la prière. En ce moment, Etienne entre par une des allées latérales et en cherchant à se reconnaître. Il porte le costume de la marine de l'Etat. Il tient à la main une couronne recouverte d'un crêpe. La nuit commence à venir.*)

SCENE V.

MARIE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, *s'arrêtant.*

C'est bien ici l'endroit que le gardien m'a indiqué... *Sépulture de la famille de Soreuil !* c'est là ! Pauvre dame ! si bonne, si charitable, et mourir si jeune encore !... Dieu fait bien ce qu'il fait, oui sans doute, mais c'est égal... les braves gens ne devraient pas passer si vite ! (*Il se découvre et s'approche de la tombe ; il aperçoit Marie, s'arrête et la montrant qui pleure :*) Voilà le plus bel éloge de celui qui n'est plus ! (*Il va suspendre sa couronne à l'un des barreaux de la grille, Marie fait un mouvement et va pour s'écarter.*) Ne vous dérangez pas, mademoiselle ; il y a place pour deux. (*Il incline la tête et reste un moment silencieux, puis il va pour se retirer.*)

MARIE, *l'arrêtant.*

Monsieur, vous venez d'apporter sur cette tombe une fleur et

un regret; vous connaissez donc celle qui y repose maintenant pour toujours?

ÉTIENNE.

Oui, mademoiselle; et comme vous, sans doute, qui la pleurez, je la connais par sa bonté, par ses bienfaits.

MARIE.

Qu'a-t-elle donc fait pour vous?

ÉTIENNE.

Pour moi?

MARIE.

Oh! pardon. Vous me trouvez bien indiscrète, n'est-ce pas? mais il est si doux d'entendre parler comme vous le faites do ceux que l'on aimait et que l'on pleure.

ÉTIENNE.

Vous me demandez ce que cette chère dame avait fait pour moi? Le voilà. Il y a quinze ans, mon père, qui était pêcheur sur les côtes de Bretagne, vint à mourir subitement; il me laissait orphelin et trop jeune pour gagner ma vie. Notre village était bien pauvre, l'hiver était rude. Je trouvais bien de temps à autre un peu de soupe dans une chaumière, et la nuit un peu de paille dans une étable; mais les braves gens qui avaient pitié de moi étaient eux-mêmes trop misérables pour m'être longtemps d'un grand secours. Je me souvins alors d'avoir vu le dimanche à l'église une jeune dame qui ne sortait jamais de la messe sans être entourée d'une foule de pauvres qui la couvraient de bénédictions. Son château était à plus d'une lieue sur le bord de la mer; j'allai, mourant de froid et de faim, frapper à sa porte. Ah! c'est mon bon ange qui m'avait inspiré! La bonne dame me fit entrer près d'un grand feu; ce fut elle-même qui prit soin de me réchauffer, de me servir à manger... Puis elle s'informa de ma position, de mes parents; et quand elle apprit que, si jeune encore, j'étais seul au monde, je vis ses yeux se remplir de larmes, et en me parlant elle était si émue que, malgré moi, comme elle, je me mis à pleurer! (*Après un temps.*) Je restai six mois dans le château; mais comme j'avais bon courage pour travailler et que j'aimais la mer, ma bienfaitrice me conduisit un jour à Brest, sur un beau navire. Là, elle me recommanda au capitaine, me donna une petite bourse et me dit en m'embrassant: « Adieu, Étienne; sois honnête homme, aime Dieu et pense à moi! » Depuis, je ne l'avais pas revue; mais j'avais bien pensé à elle, je vous le jure! Il y a une heure, j'arrive à Paris avec mon congé, je m'informe, je cours... et c'est là que je la retrouve! (*Il finit cette phrase suffoqué par les larmes.*)

MARIE, *se détournant.*

O ma bonne, ma tendre mère! (*La nuit est presque venue. On*

voit quelques éclairs, et le roulement lointain du tonnerre se fait entendre.)

ÉTIENNE.

Mais il se fait tard, mademoiselle; voyez, il est presque nuit et l'orage menace. Est-ce que vous êtes seule ici?

MARIE.

Oui, monsieur, toute seule.

ÉTIENNE.

Et peut-être bien loin de votre demeure?

MARIE.

Oh! n'importe.

ÉTIENNE.

Mon Dieu! mademoiselle, je n'ose pas vous offrir mon bras... vous ne me connaissez pas. Cependant, ça me coûterait de laisser une jeune fille comme vous toute seule. Je suis un brave garçon, allez!... et si vous vouliez me le permettre, je vous accompagnerais jusque chez vos parents; car vous êtes plus heureuse que moi, je pense, vous avez des parents?

MARIE.

Mon grand-père et une vieille tante infirme, voilà toute ma famille.

ÉTIENNE.

Eh bien! laissez-moi vous ramener à eux. En chemin, nous parlerons de... de celle que nous regrettons tous deux. Je vous ai dit quels bienfaits j'avais reçus d'elle; à votre tour, vous me direz ceux qu'elle a sans doute répandus sur vous; cela nous conduira jusqu'à votre porte. Là, je vous quitterai, mademoiselle; et si nous devons nous revoir ce sera dans un an à pareil jour et à pareille heure!... Craignez-vous encore de prendre mon bras?

MARIE, *hésitant.*

Mais, monsieur, je ne sais si je dois... (*Un violent coup de tonnerre se fait entendre, Marie, effrayée, saisit involontairement le bras d'Étienne, le bruit s'éloigne. Tous deux s'approchent silencieusement de la tombe, et Marie se précipite à genoux devant la grille.*)

ÉTIENNE, *à part en la regardant.*

Pauvre jeune personne! quelle douleur!... (*Après un temps.*) Venez, mademoiselle, venez. (*Elle se relève, prend le bras d'Étienne et se dirige avec lui vers la sortie. L'orage redouble et se rapproche.*)

MARIE, *se retournant encore.*

Adieu! adieu!... (*Le rideau baisse.*)

ACTE II.

La salle d'attente d'une mairie. Entrée principale au fond. Portes latérales. — A gauche et à droite, premier plan, bureaux entourés de balustrades. Auprès des banquettes, çà et là des affiches et des tableaux des publications.

SCENE I.

UN EMPLOYÉ, DIFFÉRENTS GROUPES, *puis* GODINOT. (*Au lever du rideau, on voit assis sur la banquette de gauche* UN MONSIEUR *avec ses témoins. Sur la banquette de droite,* UNE NOURRICE *avec un enfant, et auprès d'elle* UN AUVERGNAT *avec deux de ses compatriotes. Au fond, à gauche,* UNE FEMME *en deuil avec un enfant. L'Employé est tranquillement assis au petit bureau de gauche et lit un journal.*)

L'EMPLOYÉ.

Les dernières correspondances arrivées de la Chine nous apprennent que le jeune héritier du Céleste Empire...

LE MONSIEUR, *se levant.*

Mais, monsieur, voilà une demi-heure que nous attendons... l'employé des naissances devrait être arrivé.

L'EMPLOYÉ, *le regardant, puis continuant de lire.*

« Du Céleste Empire... est atteint d'une ccqueluche qui in-
» spire les plus vives inquiétudes... »

L'AUVERGNAT, *s'approchant.*

Mon brave, est-che qu'il y en a encore pour longtemps comme cha?

L'EMPLOYÉ, *lisant.*

« Les charençons ont complétement manqué cette année; le
» gouvernement a ordonné une enquête... »

LE MONSIEUR.

Monsieur!...

L'AUVERGNAT.

Garchon!...

L'EMPLOYÉ.

Qu'on dise encore que les journaux ne sont pas intéressants!

LE MONSIEUR, *impatienté.*

Ah çà! voulez-vous me faire l'amitié de me répondre?

L'AUVERGNAT, *de même.*

Je vous a demanda si cha serait long?

GODINOT, *entrant.*

Le secrétaire de la mairie, s'il vous plaît ?

L'EMPLOYÉ, *jetant son journal.*

C'est insupportable!... il n'y a pas moyen de lire son journal tranquillement! (*Bruit de sonnette au dehors.*) Tenez !... voilà les employés qui arrivent. (*Tout le monde se lève.*) Le bureau des décès... à droite... le bureau des naissances, à gauche! (*Le monsieur sort par la gauche avec ses témoins, l'Auvergnat va pour le suivre : l'Employé le retient.*) Un moment... chacun son tour... ils sont déjà un tas là dedans, (*A Godinot.*) Et vous... monsieur, qu'est-ce que vous demandez?

GODINOT.

Je viens pour...

L'EMPLOYÉ.

Pour un mariage peut-être... ah ! bien il n'en manquera pas... Le maire d'un côté, l'adjoint de l'autre... quelle fournée!...

GODINOT, *impatienté.*

Monsieur, je désire parler au secrétaire de la mairie pour une affaire qui ne souffre aucun retard.

L'EMPLOYÉ.

Je vais voir s'il est visible.

GODINOT, *écrivant.*

Veuillez lui remettre mon nom... avec ce mot qui lui expliquera le but de ma visite.

L'EMPLOYÉ, *à part.*

Je ne finirai pas mon journal aujourd'hui ! (*Il va le reprendre.*)

GODINOT.

Mais hâtez-vous, je ne vous en prie, je suis très-pressé.

L'EMPLOYÉ, *entre ses dents.*

Pressé !... pressé... ils sont tous pressés.

GODINOT.

Oui, monsieur, excessivement pressé !...

L'EMPLOYÉ, *marchant et lisant.*

L'empereur de la Chine...

GODINOT.

Mais allez donc... monsieur... allez donc !... (*L'Employé sort par la droite en continuant sa lecture.*)

SCÈNE II.

GODINOT, COQHÉRON, LA NOURRICE *et son* NOURRISSON. ALEXANDRE, UN INVALIDE.

COQHÉRON, *au fond et à la Nourrice qui le précède.*

Doucement... nourrice... doucement donc, ne vous pressez pas, n'allez pas faire de malheur ! (*La nourrice va s'asseoir ainsi que l'Invalide sur la banquette de droite.*)

GODINOT, *se retournant.*

Cette voix...

COQHÉRON, *entrant.*

Le bureau des naissances, s'il vous plaît ?

GODINOT.

Coqhéron !...

COQHÉRON.

Godinot !... ah ! quelle rencontre ! Un moment plutôt... je vous prenais comme second témoin... et je n'aurais pas dérangé ce brave invalide.

GODINOT.

Comment ?

COQHÉRON.

Comment! comment? vous ne voyez rien de nouveau... d'extraordinaire en moi?...

GODINOT.

D'extraordinaire ?...

COQHÉRON.

Au dessus de la tête!... des rayons... une sorte d'auréole?...

GODINOT.

Quelle auréole ?...

COQHÉRON.

Celle de la paternité !...

GODINOT

Vraiment ?... Ce serait pour vous?...

COQHÉRON.

C'est fini, mon cher, fini de ce matin ! j'ai un nouveau né !

GODINOT, *le regardant en riant.*

Bah... un nouveau ! je vous en félicite !

COQHÉRON, *montrant l'enfant.*

Mon premier, cher ami ! mon premier après dix-sept ans de mariage ! (*Riant.*) Ah !... ah !... ah !... voilà qui est drôle !... Dix-sept années ! pendant lesquelles je me disais toujours : serai-je père ou non?... (*Riant.*) Ah !... ah !... ah !... la joie me fait faire des mots cocasses ! que voulez-vous? je n'y croyais

plus!...parole d'honneur!... Je disais bien à ma femme que j'y croyais, parce que cette chère Louloutte en séchait d'envie... mais au fond, j'en avais fait mon deuil. . quand un beau matin, voilà mon épouse qui devient insupportable... qui a des caprices, des envies baroques... des envies de homards et de liqueur des braves... c'était mon fils!... c'était monsieur mon fils qui faisait déjà ses farces... ah!... ah!... ah!...

GODINOT.

Ah!... il paraît que c'est un garçon?

COQHÉRON.

Ah!... oui!... ah!... oui!... saperlotte, quel gaillard!... un Apollon du Belvéder!... et ce front .. ce sourire!...

LA NOURRICE.

C'est tout le portrait à monsieur...

GODINOT.

Frappant!... frappant!...

COQHÉRON.

Et madame Coqhéron qui me disait en pleurant: Ça sera une fille; vous verrez, imbecile que vous êtes, que ça sera une fille!... ah ben, oui!... aussi fallait voir sa surprise... ses transports... quand je lui ai dit... regarde! (*Alexandre entre et vient parler à l'Invalide.*)

GODINOT.

Allons... recevez mon compliment!... vous êtes un heureux père!...

COQHÉRON.

Oui, je ne dissimule pas l'orgueil que cela m'inspire!... je suis fier de doter la France d'un citoyen si bien établi!...

ALEXANDRE.

Coqhéron, dites donc, en attendant la cérémonie si nous allions fumer un cigare...

COQHÉRON.

Ne nous éloignons pas, mon cher, je vous en conjure...

GODINOT.

Monsieur est de vos amis?

COQHÉRON.

Mon cousin germain, et le parrain de mon fils... (*Chantant.*) Il a promis... d'en être le parrain. (*Ils rient.*) Ce cher Alexandre!... quand je désespérais de me voir revivre dans un héritier... il n'y a que lui qui m'ait dit: Patience, patience!... ça vous viendra!...

GODINOT.

Et ça vous est venu?...

COQHÉRON, *gaiement.*

Et ça m'est venu !... ah !... ah !...

SCENE III.

LES MÊMES, L'EMPLOYÉ.

L'EMPLOYÉ, *à Godinot.*

Monsieur le secrétaire a dit que c'était bien et qu'il vous recevrait dans un instant.

GODINOT.

A merveille !... (*Coup de sonnette à gauche.*)

L'EMPLOYÉ, *à l'Auvergnat.*

Entrez maintenant et prenez votre tour. (*A Coqhéron.*) Vous, messieurs, si vous voulez venir donner vos noms, prénoms, âges et domiciles, vous serez plus vite expédiés.

COQHÉRON.

Avec plaisir ! (*Tirant un papier de sa poche.*) J'ai tout préparé là d'avance.

L'EMPLOYÉ, *le regardant.*

Est-ce que c'est vous le père?

COQHÉRON.

Je m'en flatte... que c'est moi !

L'EMPLOYÉ.

Enfin !... C'est possible...

COQHÉRON.

Comment possible !... il est charmant. (*A Alexandre.*) Me demander si c'est moi... ah !... ah !... ah !... (*Avec importance.*) Oui, monsieur, c'est moi... le père... Coqhéron ! Anne !...

L'EMPLOYÉ.

C'est encore possible !... Suivez-moi !

GODINOT.

Un mot, Coqhéron !..

COQHÉRON.

Ah !... diable !... Dans un moment comme celui-ci...

GODINOT.

Un mot important...

COQHÉRON.

Enfin !... (*A Alexandre.*) Cousin, remplacez-moi pour un instant, je vous prie... il n'y a qu'à copier...

ALEXANDRE, *prenant le papier.*

C'est bon... c'est bon... je m'en charge...

L'EMPLOYÉ, *à la porte.*

La nourrice... et l'enfant...

COQHÉRON.

Ah!... oui... j'oubliais... allez, nourrice... allez... c'est l'usage... il faut que l'on constate...

LA NOURRICE.

Oui... oui... je savons ça!...

COQHÉRON.

Prenez bien garde que ça ne l'enrhume. (*La Nourrice, Alexandre, l'Invalide et l'Employé sortent par la gauche.*)

SCÈNE IV.

GODINOT, COQHÉRON.

GODINOT.

Eh bien, mon cher Coqhéron! c'est un beau jour que celui-ci!... votre cœur de père a eu ses joies; votre âme de créancier aura les siennes... si les créanciers ont une âme!

COQHÉRON.

Que voulez-vous dire?

GODINOT.

Que je touche au but de mes efforts, de mes combinaisons, complications et conspirations de toutes façons depuis une année!... Le comte Gaston de Soreuil se marie aujourd'hui!

COQHÉRON.

Ah!... enfin! ... Est-ce bien sûr?... c'est que ça a été remis tant de fois déjà... et sous tant de prétextes... la semaine dernière encore... le jour même indiqué pour la cérémonie nuptiale, la future est atteinte d'un mal subit... une migraine qui remet tout en suspens... et moi qui n'ai plus que ce mariage pour garantie de ma créance... je commençais à trembler!...

GODINOT.

Enfant que vous êtes!... me croyez-vous homme à lâcher prise au premier obstacle? au premier caprice d'une jeune fille? non, non... ce que Godinot veut...

COQHÉRON.

Le diable le veut!... C'est ce qui m'a rassuré...

GODINOT.

Aujourd'hui notre fiancée a repris toute sa beauté, tout son éclat; les voitures sont à la porte de son hôtel: Gaston presse les apprêts; toutes les formalités sont remplies, et pour être sûr de saisir l'occasion au vol, dès hier j'avais prévenu à la mairie que le mariage aurait lieu ce matin. Je viens en donner une

dernière assurance, faire dresser les actes... et dans une heure... le oui sacramentel sera prononcé!

COQHÉRON.

Tant mieux.... car je vous préviens que la venue d'un héritier va me rendre féroce envers mes débiteurs... je les poursuis, je les traque à outrance... sans pitié ni merci!...

GODINOT.

Ah!... Coqhéron... comme vous êtes changé! vous autrefois si grand... si généreux... si spirituel...

COQHÉRON.

Ah!... parbleu! j'avais de l'esprit... comme tous les gens riches... j'en ai encore... mais aujourd'hui je fais de la paternité... j'ai un fils! qu'il faudra établir...

GODINOT.

Allons, rassurez-vous!... nous faisons un mariage superbe... nous épousons une dot magnifique... et des espérances... plus belles encore...

COQHÉRON.

Bah!... les espérances... monnaie creuse... témoin ce fameux héritage... sur lequel, grâce à vous, j'avais compté et escompté... et qui s'est tout à coup converti en fumée!...

GODINOT.

Ah!... ce fut une cruelle déception, un coup terrible pour ce pauvre Gaston! et sa tante s'est conduite d'une façon...

COQHÉRON.

Très-indélicate!... pour les créanciers de son neveu...

GODINOT.

Aliéner, vendre secrètement tous ses biens, réaliser et mourir sans laisser la moindre trace de toute sa fortune! je vois encore la figure que nous fîmes vous et moi, quand le notaire annonça d'un air sardonique au comte de Soreuil la nouvelle qui le ruinait.

COQHÉRON.

Hélas... je voyais mes créances tomber dans l'eau...

GODINOT.

Et je voyais prendre la même route à nos joyeux soupers... à toute cette existence dorée à laquelle notre cher comte m'associait si gracieusement.

COQHÉRON.

C'était fort triste!...

GODINOT.

Mais une amitié sincère... un estomac dévoué... sont toujours prévoyants... Et, Dieu merci, j'avais une autre corde à notre arc!...

COQHÉRON.

Mais cette tante barbare... qu'a-t-elle fait de sa fortune?...

GODINOT.

C'est un mystère impénétrable!...

COQHÉRON.

Quelque fondation pieuse!... et anonyme!...

GODINOT.

Oui, peut-être... ou plutôt...

COQHÉRON.

Quoi donc?...

GODINOT.

Oh!... rien... des bruits vagues qui me reviennent malgré moi à la pensée... le souvenir d'une petite fille dont la comtesse, avait été, disait-on jadis, la marraine... et de scènes terribles survenues à ce sujet entre le général et sa femme...

COQHÉRON.

Vraiment... ce serait là?... (*Bruit de sonnette en dehors.*)

L'EMPLOYÉ, *rentrant, à Godinot.*

On attend monsieur...

ALEXANDRE, *reparaissant.*

Allons donc, cousin, on demande le père!...

COQHÉRON.

Voilà!... le père, voilà!...

GODINOT.

Au revoir, mon cher Coqhéron... laissons le passé tranquille... et sourions au présent, à l'avenir... ce soir le comte de Soreuil, mon ami et votre débiteur, sera cousu d'or!... (*A mi-voix.*) Et vous savez que rien n'est facile à découdre comme ces gens-là!... (*Haut et gaiement.*) Adieu, mon bon!...

COQHÉRON.

Adieu, très-cher.

GODINOT.

Croyez que je vous aime de tout mon cœur...

COQHÉRON.

Et moi de même!...

GODINOT, *à part, en sortant par la droite.*

Quel usurier que ce Coqhéron!...

COQHÉRON, *à part, en sortant par la gauche.*

Quel fripon que ce Godinot...

SCENE V.

L'EMPLOYÉ, *puis après* ÉTIENNE, MARIE, MAURICET, LA TANTE, TÉMOINS D'ÉTIENNE.

L'EMPLOYÉ.

Allons, voilà notre coup de feu qui commence. J'entends les voitures qui entrent dans la cour de la mairie. (*Allant à la porte du fond dont il ouvre les deux battants.*) Voyons si nous aurons de jolies mariées aujourd'hui !.... J'aime ça.... j'aime à voir ces petites mines roses et fraîches... (*Mauricet entre en donnant la main à Marie. Ils sont suivis par Étienne qui donne le bras à la tante. Étienne et Marie sont rayonnants de joie. Leur mise simple, et celle de leurs témoins, annonce une noce d'ouvriers.*)

ÉTIENNE.

Ah ! enfin.... nous voilà débarqués !... J'ai cru que ces maudits fiacres nous laisseraient en panne... J'avais beau hêler le patron et lui crier de filer son nœud vent arrière.,. toutes voiles dehors... Il ne bougeait pas !

L'EMPLOYÉ.

Si ces messieurs et ces dames veulent s'asseoir...

ÉTIENNE.

Comment, nous asseoir... mais je veux me marier... et tout de suite... où est le capitaine du bord?

L'EMPLOYÉ.

Le capitaine !...

ÉTIENNE.

Non, pardon... je veux dire monsieur le maire.

L'EMPLOYÉ.

Il est à son poste... mais la place est prise... Et monsieur l'adjoint n'est pas encore arrivé !... Vous venez un peu trop tard. (*Il sort.*)

ÉTIENNE.

Là !... je l'aurais parié.

MAURICET.

Nous attendrons !

ÉTIENNE.

Attendre... attendre !...

MARIE.

Étienne... vous n'êtes pas raisonnable... un peu de patience !

ÉTIENNE.

Oh ! ça vous est facile à dire, à vous, mamzelle... Voilà un an que vous m'en faites prendre une dose soignée de patience !

MAURICET.

Allons, venez vous asseoir là, entre Marie et moi.

MARIE.

Et près de cette bonne tante qui ce matin n'en finissait pas de m'arranger, de me faire belle en me disant : Je veux que ton Étienne soit content! Êtes-vous content, monsieur?... Suis-je à votre goût?

ÉTIENNE.

Ah! Dieu!...

LA TANTE.

Qu'est-ce qu'ils disent?...

ÉTIENNE, *se levant.*

Si je suis content!...

MARIE.

Mais ce n'est pas une raison pour crier comme ça!

MAURICET.

Asseyez-vous donc!

ÉTIENNE.

Je ne peux pas... Il me prend des envies de danser et de rire... et de pleurer tout à la fois... Si je la trouve belle?... Ah! mille fois plus vraiment que toutes les Galathées, les Dianes et les Vénus qui ornent la proue de nos frégates.... Oui, mamzelle Marie, oui, je vous trouve belle, voyez-vous, comme était belle jadis... vous savez? cette bonne et douce créature à laquelle j'avais voué là... un culte de reconnaissance, et sans me douter alors qu'un jour Dieu m'accorderait de m'acquitter envers elle en consacrant ma vie à faire le bonheur de la vôtre!

MARIE.

Bon Étienne!

ÉTIENNE, *s'asseyant près de Marie.*

Oh! jamais je n'oublierai notre rencontre... l'obscurité... l'orage au loin... ces grands arbres tristes... et cette jeune fille dont les larmes me cachaient les traits. Jamais je n'oublierai l'émotion que j'ai ressentie lorsqu'en vous ramenant à votre famille, la lumière frappa votre visage. Il me sembla qu'une apparition soudaine replaçait tout à coup devant mes yeux la bienfaitrice de mon enfance, et qu'elle venait me remercier de m'être souvenu d'elle. Et sans rien comprendre, sans rien savoir, sans m'expliquer cette étrange ressemblance, je sentis que ma destinée était liée à la vôtre, et que de ce jour, Marie, il me serait impossible de vivre loin de vous, sans vous, autrement que par vous et pour vous!

MARIE, *avec abandon.*

Eh bien! Etienne, je peux lui dire ça, n'est-ce pas, grand-père? (*Mauricet, qui s'est mêlé aux témoins, lui fait signe que oui. Marie continue.*) Tout ce que vous ressentiez alors... je l'ai res-

senti comme vous. Je suis superstitieuse, Etienne; il m'a sembléque c'était ma mère elle-même qui, du fond de sa tombe, avait conduit vers moi le seul être qui pût adoucir mes regrets, car il avait connu ma mère, il l'avait aimée... et avec lui, du moins, je pourrais parler d'elle! aussi, voyez là... cachées dans ce bouquet, que je suis si heureuse de porter. Reconnaissez-vous ces petites fleurs fanées ? ce sont les mêmes que vous déposiez il y a un an sur la tombe où je priais... je les ai unies à celles que j'ai reçues de vous ce matin, comme l'affection que je vous porte est unie dans mon cœur à mon amour pour ma mère!

ÉTIENNE.

Marie!... (*Il s'empare de sa main et la couvre de baisers.*)

MAURICET.

Etienne!... Etienne!... voyons donc!

LA TANTE.

Qu'est-ce qu'ils disent?... Pourquoi pleure-t-on?

ÉTIENNE, *parlant fort.*

C'est de joie, la tante, c'est de joie!

L'EMPLOYÉ, *revenant.*

Monsieur l'adjoint est arrivé... dans un instant il sera à vous.

ÉTIENNE.

Ah!... ce n'est pas malheureux!

MAURICET.

Un moment... mes amis... un moment encore... et toi, Etienne, écoute. (*Le prenant à part pendant que la tante donne un coup d'œil à la toilette de Marie.*) Mon ami, dans un instant un lien indissoluble va t'unir à Marie... je ne t'ai rien caché... tu connais sa naissance... ce fut une faute... excusable peut-être devant Dieu... qui sait ce qu'elle a fait couler de larmes, à moi... qu'elle priva d'un fils chéri...

ÉTIENNE.

Oui, un brave jeune homme plein de talent, d'avenir... je le sais...

MAURICET.

Et à la mère qui pendant de longues années dut se condamner à ne voir sa fille qu'en secret, en tremblant, sans que le nom qu'elle portait, la pauvre femme, lui permît de rien faire pour son enfant, ni même de l'embrasser avant de mourir; cruelle expiation!... Eh bien! aujourd'hui, Etienne... je dois te dire encore... il en est temps... réfléchis bien... (*Prenant la main de sa fille.*) Marie est sans fortune... elle n'a pour dot que sa sagesse, sa bonté et l'amour du travail...

ÉTIENNE.

Vaudrait-il mieux qu'elle fût riche et que je la prisse sans l'aimer?

MAURICET.

Non... non... car de pareils mariages ne peuvent être heureux... mais il peut survenir des temps de chômage... des maladies...

ÉTIENNE.

Bah !... quand on s'aime... il y a toujours de bons moments... même dans le malheur !

MAURICET.

Ainsi donc, vienne l'adversité... jamais un regret de ta part ne pourra froisser le cœur de Marie ?

ÉTIENNE.

Jamais !... je le jure !...

MAURICET.

C'est bien... elle sera heureuse... prends-la !

MARIE.

Mais, grand-père... n'êtes-vous pas sûr du cœur d'Etienne comme je le suis moi-même?... pourquoi tous ces retards... toutes ces questions...

ÉTIENNE.

Oui, pourquoi, au fait?

MAURICET.

Parce que!... un jour peut-être je vous le dirai !... et maintenant... venez... venez, mes enfants, et que Dieu vous bénisse, car j'ai accompli mon devoir. (*A lui-même.*) Et tenu le serment que j'avais fait à madame la comtesse. (*Ils sortent.*)

L'EMPLOYÉ, *qui est revenu.*

A la bonne heure, des mines riantes et heureuses... un vrai mariage d'amour! Voyons celui qui monte. (*Il va regarder.*) Oh !... oh !... une fiancée plus pâle que sa couronne blanche... Mariage de raison !

SCÈNE VI.

GASTON, AMÉLIE, Mme LUCENAY, GODINOT, TÉMOINS ET AMIS, L'EMPLOYÉ. (*Godinot donne la main à Amélie, Gaston à Mme Lucenay.*)

GODINOT, *à l'Employé.*

Monsieur, veuillez nous anoncer, je vous prie. (*L'Employé sort.*)

Mme LUCENAY, *bas à Amélie.*

Amélie... mon enfant... sois donc raisonnable.

AMÉLIE, *faisant un effort sur elle-même.*

Oui, ma mère !...

GASTON, *bas à Godinot.*

Voyez donc... quelle pâleur... quelle tristesse !...

GODINOT, *de même.*

Demain elle sera radieuse... Et vous, mon cher...

GASTON.

Oh ! moi !...

GODINOT.

Que regrettez-vous ?

GASTON.

Ma douce liberté...

GODINOT.

La liberté d'aller à Clichy... Clichy ou une chaîne dorée !...

GASTON.

Carybde ou Scylla !

GODINOT, *allant prendre la main d'Amélie.*

Mademoiselle...

AMÉLIE, *défaillante et d'une voix éteinte.*

Ma mère !... (*On la fait asseoir.*)

Mme LUCENAY, *effrayée.*

O mon Dieu !...

GASTON.

Mademoiselle ! (*Gaston donne un flacon à Mme Lucenay.*)

GODINOT, *à part.*

Encore un retard...

Mme LUCENAY.

Ce n'est rien... un peu de trouble... d'émotion... Mais quelques minutes de calme et d'isolement... (*Godinot, Gaston Mauclair, Durosel, remontent vers le fond à droite. Amélie s'abandonne à ses larmes.*)

Mme LUCENAY.

Amélie... c'est mal... Ce matin encore, vous m'aviez promis...

AMÉLIE.

Oh ! pardonnez-moi si je pleure, si je tremble, mais le courage me manque au dernier moment. Oh ! de grâce, ne me contraignez pas à épouser M. de Soreuil ; ne me forcez pas à lui jurer un amour que je ne pourrai jamais lui donner.

Mme LUCENAY.

Encore !...

AMÉLIE, *avec douleur.*

Pauvre Octave !...

Mme LUCENAY.

Et c'est pour un jeune homme sans fortune, sans nom!...

AMÉLIE.

Je l'aime, ma mère, vous le savez, je vous l'ai dit, mais vous n'avez pas voulu me croire!...

Mme LUCENAY.

J'ai dû insister pour que vous épousiez monsieur de Soreuil, parce que cette union renferme tout ce qu'une mère doit être heureuse de donner à sa fille... un beau nom, de la fortune, de la distinction, tout ce qui assure dans le monde une position brillante. (*Avec émotion.*) Amélie... ta mère, voilà ta seule famille!... je puis te manquer!...

AMÉLIE.

Oh! quelle pensée!...

Mme LUCENAY.

Crois-moi, il n'est rien de plus précieux pour une mère que le bonheur de sa fille... et c'est le tien qui va s'accomplir!

AMÉLIE.

Ah! si vous vous trompiez!...

Mme LUCENAY.

Si je me trompais... Dieu qui juge les intentions me pardonnerait!... Mais ce n'est pas là ce que je dois craindre... Allons, songe qu'on nous attend, qu'on s'étonne... Sèche tes larmes et viens!

AMÉLIE, *suppliante.*

Ma mère!... faites donc de moi ce qu'il vous plaira.... mais que Dieu ait pitié de moi, et lui... oh! lui... qu'il me pardonne de n'avoir pas su résister à ma mère!

Mme LUCENAY.

Embrasse-moi!...

L'EMPLOYÉ, *rentrant de droite.*

Veuillez entrer et prendre place...

GODINOT, *à l'Employé.*

Très-bien! (*S'avançant.*) Ah! madame... notre cher Gaston est dans une inquiétude... affligeante!...

Mme LUCENAY.

Qu'il se rassure... (*Godinot offre sa main; il les fait entrer. Au même moment on entend un grand bruit de voix dans la salle des naissances, et l'Employé accourt du fond.*)

SCENE VIII.

COQHÉRON, L'EMPLOYÉ, ALEXANDRE.

COQHÉRON, *entrant hors de lui et tout ébouriffé.*

C'est une infamie... une horreur!...

L'EMPLOYÉ.

Qu'est-ce?... quoi?

COQHÉRON.

Ah! garçon, mon ami, quel événement!... je suis suffoqué!... Les nourrices, les gardes, toutes ces femmes qui étaient là dedans tout à l'heure... où sont-elles?...

L'EMPLOYÉ.

Je ne sais pas... elles entrent par ici... mais elles sortent par l'autre porte!

COQHÉRON.

Sorties... elles sont sorties... (*A la porte de gauche.*) Alexandre, mon ami... courez après elles... ramenez-les toutes, car moi je sens... je sens que je m'affaisse... (*Il tombe sur une chaise.*)

L'EMPLOYÉ.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc?...

COQHÉRON.

Il y a... qu'on m'a changé mon fils!

L'EMPLOYÉ.

Changé!...

COQHÉRON.

Voilà comme ça s'est passé, mon ami... Peut-être pourrez-vous me conseiller, me diriger... Figurez-vous que ma nourrice... celle de mon fils... prétendant que pour bien nourrir, elle devait d'abord se bien nourrir elle-même...

L'EMPLOYÉ.

C'est assez juste!...

COQHÉRON.

Je ne dis pas! Ce matin donc, elle s'en est donné, mais donné!... Si bien que la malheureuse vient d'être prise intempestivement d'oppressions... d'étouffements et de... Elle dit que c'est le café au lait dont elle n'a pas l'habitude!

L'EMPLOYÉ.

Ah! c'est possible!

COQHÉRON.

On la fait asseoir... on l'entoure, mon cousin la desserre... L'invalide lui tient la tête, moi je perds la mienne à la vue de cette scène déchirante!...

L'EMPLOYÉ.

Il y avait bien de quoi!...

COQHÉRON.

Mais voilà le dramatique! Toutes les nourrices, dans le but déplorable de secourir la mienne, avaient déposé leurs mioches

çà et là. . Quand tout à coup, j'entends l'employé qui écrivait toujours, et qui appelle : Alexandre-Anne Coqhéron, mon fils... sexe masculin... Je m'empare d'Alexandre... on constate... c'était une fille!...

L'EMPLOYÉ.

Une fille...

COQHÉRON, *éclatant.*

Une fille mon fils!... mon fils une fille! Je crie... je hurle... L'officier municipal appuie ma réclamation, on met tous les mioches en front de bataille... Pas un garçon!

L'EMPLOYÉ.

On aura emporté le vôtre par erreur.

COQHÉRON.

L'invalide s'élance d'un côté... mon cousin de l'autre... et moi... moi... je...

ALEXANDRE, *paraissant à la porte de gauche.*

Cousin, cousin, il est retrouvé.

COQHÉRON.

Où était-il ?

ALEXANDRE.

Il était sur le poêle.

COQHÉRON.

Me voilà, me voilà, mon petit ange à papa! (*Il entre à gauche avec Alexandre, l'Employé le suit.*)

SCENE IX.

MARIE, ÉTIENNE, MAURICET, LA TANTE, AMIS *et* INVITÉS, *puis* AMELIE, GODINOT, GASTON, Mme LUCENAY, AMIS, DOMESTIQUES, *au fond.* (*Etienne donne le bras à Marie, la joie, le bonheur éclatent dans leurs regards. Amélie entre avec Gaston; la douleur est empreinte sur ses traits.*)

GODINOT.

Faites approcher les carrosses. (*Les domestiques sortent.*)

MAURICET, *à Laurent.*

Va chercher les fiacres.. (*Laurent sort par le fond.*)

ÉTIENNE, *à voix basse.*

Marie, sentez-vous mon cœur, comme il bat?

MARIE, *de même.*

Oui... et cela me rend bien heureuse.

GASTON, *regardant Amélie.*

Madame... comme votre main tremble!... souffrez-vous ?

AMÉLIE, *se contraignant.*

Non... non .. monsieur.

ÉTIENNE, *sautant au cou de Mauricet qui entre.*

Ah ! merci... mille fois merci... à vous qui m'avez donné cette chère petite femme-là !...

MARIE.

Merci aussi, grand-père, de m'avoir donné un bon mari comme Etienne.

AMÉLIE, *bas.*

Ah! ma mère... voyez cette jeune femme et son mari, quelle joie... quel bonheur dans leurs regards !... ils s'aiment !...

Mme LUCENAY.

Amélie!...

MARIE, *à Étienne.*

O mon Dieu... Étienne... voyez cette jeune mariée comme elle pleure...

ÉTIENNE.

Pauvre petite femme !...

GODINOT, *à lui-même, montrant Marie et Étienne.*

Voilà une noce moins riche... mais à coup sûr plus gaie... que... Ciel !...

GASTON.

Quoi donc?...

GODINOT, *bas et vivement.*

Oh! c'est étrange !... regardez... là, parmi ces ouvriers... cette jeune femme... ne vous rappelle-t-elle pas...

GASTON.

Oui... en effet... ce regard... ces traits... ceux de ma tante.

GODINOT.

C'est elle !... c'est son portrait vivant !

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Les voitures de monsieur le comte !

LAURENT, *entrant.*

Allons... allons... les fiacres sont en bas... papa Mauricet!

GODINOT, *à part.*

Mauricet... je ne trompe pas... c'était le nom du jeune docteur... c'est elle... c'est la fille...

GASTON, *à Amélie.*

Votre main de grâce, madame !

GODINOT, *bas à Gaston.*

Mon cher... j'ai dans l'idée que voilà votre héritage qui va s'en aller gaiement en fiacre !

GASTON.

Quelle folie !... une ouvrière !...

GODINOT.

Je le saurai !... (*Ils sortent, les autres les saluent.*)

MAURICET.

Partons, mes enfants.

ÉTIENNE, *gaiement.*

Oui, partons ! allons rejoindre les amis qui nous attendent pour chanter... danser et rire... Il n'y a qu'un beau jour comme celui-là dans la vie... Votre bras, ma chère petite femme !

TOUS.

Oui, oui, partons !!

Quatrième Tableau.

Une guinguette, près de la barrière du Trône. A droite, au fond, un rez-de-chaussée de restaurant ; au-dessus, une terrasse avec treilles attenant à une salle de billard. A droite et à gauche, au premier et au second plan, des tables. Au fond, à gauche, porte communiquant avec la rue. A droite, entrée conduisant au jardin et à la salle de dause. Dans l'éloignement, des fabriques, des usines, des hautes cheminées.

SCENE I.

GUEULE-EN-BIAIS, ROULE-TA-BOSSE, LAURENT, *ouvriers de divers états*, RODEURS DE BARRIÈRES, *puis* CHABRELOCHE, *ensuite* DENISETTE. (*Au lever du rideau, Gueule-en-Biais, Roule-ta-Bosse et d'autres tapageurs attablés en bas ou sur la terrasse boivent, crient, fument, jouent au billard. A droite, entièrement séparés, Laurent et deux ou trois ouvriers comme lui, mangent tranquillement.*)

TOUS, *criant.*

Garçon !... oh ! hé ! ho ! par ici ! eh ! l'endormi, un litre ! une choppe !...

CHABRELOCHE, *entrant.*

V'là, m'sieur, voilà !... (*Il tient à la main un grand saladier rempli de mâches.*)

ROULE-TA-BOSSE.

Ça sera-t-y pour aujourd'hui, Mistigri...

CHABRELOCHE, *avec dignité.*

Mistigri ! connais pas... Je m'appelle Chabreloche ! (*A part.*) Oh ! Denisette, voilà pourtant à quoi vous m'avez réduit... Chassé du Café de Paris et dégringolé simple garçon de salle

dans une guinguette de barrière... S'il n'y a pas de quoi pleurer du sang!... Allons, bon, j'arrose la salade avec mes larmes... (*A Gueule-en-Biais qui veut lui prendre le saladier.*) Laissez donc, c'est commandé!

ROULE-TA-BOSSE, *saisissant le saladier de l'autre côté.*

Touchons pas à ça, ça n'est pas pour ton bec.

GUEULE-EN-BIAIS.

Parce que?

ROULE-TA-BOSSE.

Parce que c'est pas toi qui mâcheras c'te mâche là! (*Ils tirent le saladier qui se casse en deux. La salade tombe.*)

CHABRELOCHE.

Bon!... En v'là une salade qui sera bien retournée!

TOUS.

Par ici, faignant!... Allons donc, clampin!

UNE GROSSE VOIX.

Deux cognac... billard!

CHABRELOCHE.

V'là, m'sieur, voilà!... (*A des Garçons qui entrent.*) Arrivez donc, vous autres... J' peux pas suffire à moi tout seul!... (*Il aperçoit Denisette qui entre avec un panier de linge sur sa tête.*) Denisette! ma chère Denisette!

DENISETTE, *posant son panier à terre et s'asseyant sur un des côtés de l'anse.*

Bonjour, Chabreloche!... Comment va la boule? Pas mal, et vous?

CHABRELOCHE, *s'asseyant sur l'autre côté du panier.*

Comme vous venez tard.

DENISETTE.

Je viens en dernier, pour être plus longtemps avec vous!

CHABRELOCHE.

Dès que vous êtes en retard, je me fais des idées atroces... Je me figure que mam'zelle Césarine vous a encore emmenée à quelque bal... avec de beaux messieurs!

DENISETTE.

Je voulais voir ce que c'était!

CHABRELOCHE.

Quoi! les beaux messieurs...

DENISETTE.

Eh! non, bêta! le bal de l'Opéra... Ah! Dieu! j'y pense encore... je m'y ai-t-y amusée, je m'ai évanouillé trois fois dans la foule, et je m'ai épatée plus de dix en dansant... et puis c'é-

taient des jolis jeunes hommes qui m'aidaient à me relever et qui m'offraient des riz au gras pour me remettre de mes émotions...

CHABRELOCHE.

Ah ! quand je pense à ça... je grince !

DENISETTE.

Encore de la jalousie... depuis le temps que c'est passé... bonsoir !

PLUSIEURS VOIX.

Hé ! garçon, garçon !

CHABRELOCHE, *sans bouger.*

Voilà !... Si j'étais sûr encore que vous me garderez...

UNE VOIX.

Du veau !

CHABRELOCHE.

Voilà !... Que vous me garderez vot' cœur ?

DENISETTE.

Soyez calme ! si jamais je me décide à prendre...

UNE VOIX.

Un melon !

CHABRELOCHE.

Voilà !...

DENISETTE.

Ce sera vous !

CHABRELOCHE.

Jurez seulement de ne plus danser qu'avec moi, rien qu'avec votre petit Loloche... à commencer de tantôt, à la fête du baptême...

DENISETTE.

On vous baptise ?

CHABRELOCHE.

Eh ! non... c'est l'enfant à mame Étienne, la petite-fille de mon vieux parrain, monsieur Mauricet. Je vous présenterai.

DENISETTE.

Et vous dites qu'on dansera ?

CHABRELOCHE.

Ah ! je crois bien... Mais, chut ! c'est une surprise que le père Mauricet veut faire à ses enfants.

DENISETTE.

Un rigodon, j'en suis !... Je cours rendre mon linge, me requinquer une idée, et allons donc ! (*Elle danse.*) Bal de l'Opéra, mon cher, voilà le genre !

CHABRELOCHE.

Mais qu'avec moi, Denisette, qu'avec moi!

DENISETTE.

Qu'avec!... c'est dit! (*Ils se frappent dans la main, Denisette entre dans la maison.*)

MACAROL, *en dehors criant.*

Ohé! du bouchon!... Brrr...

TOUS, *répondant.*

Brrr!...

GUEULE-EN-BIAIS.

V'là Macarol.

ROULE-TA-BOSSE.

Le roi de la loupe!

GUEULE-EN-BIAIS.

L'empereur des rigoleurs!

ROULE-TA-BOSSE.

Un gueux fini, quoi!...

SCENE II.

LES MÊMES, *moins* DENISETTE, MACAROL. (*Il a un costume d'ouvrier canaille; il a un œil à moitié poché.*)

MACAROL.

AIR *de M. Mengeant.*

PREMIER COUPLET.

A l'atelier tout' la journée
Trimer sans repos et sans frein,
Et la besogne terminée
Recommencer le lendemain,
Nourir un' ménagère,
Un mioch' qui dès l'matin
Pleure et geint!...
Honnêt' piocheur, sur terre
V'là vot' joli destin!... Brrr.

TOUS.

Brrrr.
De tous ces melons,
Nous, joyeux garçons,
Rions, rions.
Chantons et buvons,
Loupeurs et lurons,
Ici rigodons,
Dansons, noçons,

Chantons, rigolons.
Brrrrr, brrrrr...

DEUXIÈME COUPLET.

Le travail nous fatigue, il use
Le mortel trop laborieux ;
Celui qui le plus flâne et muse
Bien sûr doit vivre le plus vieux !
Là-haut, l'soleil qui plane,
S'il dure si longtemps,
Mes enfants,
C'est qu'il muse et qu'il flâne
Depuis plus d'six mille ans !
Brrr !

TOUS.

Brrr !...
Comme lui flânons,
Et joyeux garçons,
Musons, musons,
Chantons et buvons,
Loupeurs et lurons,
Ici rigodons,
Dansons, noçons,
Chantons, rigolons.
Brrrrr, brrrrr.

MACAROL.

Garçon ! un litre de blanc, pour une demoiselle ! (*poussant Chabreloche*) et vivement !

CHABRELOCHE.

Poussons pas... je ne suis pas habitué à ces manières...

MACAROL.

Oh ! z'habitué ! que ça de langue française !... Excusez, mon académicien !... Ah çà ! viens donc ici... (*il prend Chabreloche par les épaules*) oui, j'ai déjà vu ce pif...

CHABRELOCHE.

Et moi ce paf !...

ENSEMBLE.

Au Café de Paris... un soir qu'il versait...

MACAROL.

Du champagne...

CHABRELOCHE.

Sa boîte...

ENSEMBLE.

C'est ça !...

CHABRELOCHE.

Fallait qu'il vous ait pris un fier éblouissement pour verser comme ça en plein macadam.

MACAROL.

C'était une idée que j'avais ; ne verse pas qui veut.

CHABRELOCHE.

Ça vous a fait mettre à pied tout de même.

MACAROL.

J'avais assez de la voiture... j'ai repris mon ancien métier de fileur.

GUEULE-EN-BIAIS.

Et t'as pas eu plus de chance, farceur.

MACAROL.

Grâce à ce vieux meuble de père Mauricet.

CHABRELOCHE.

Mon parrain... Vous étiez dans sa fabrique ?

MACAROL.

Il m'a fait poser dehors, ce vieux fléau !

CHABRELOCHE.

Ah ! dame ! il n'aime pas les feignants !

MACAROL.

De quoi, feignant ! à cause qu'on a une montre qui retarde de deux ou trois jours par semaine... Mais, bah ! je m'en fiche !... j'ai des rentes !

LES OUVRIERS.

Toi ?

MACAROL.

On me fait des rentes.

GUEULE-EN-BIAIS.

A quoi faire ?

MACAROL.

A rien faire... ou si peu... si peu que rien !

ROULE-TA-BOSSE.

Messieurs, puisqu'il a des rentes et qu'il vient de retrouver une ancienne connaissance, je propose d'arroser... arrosons... arrosons...

MACAROL.

Merci ! je te vas régaler... tâche... un gouffre, un vrai coffre de diligence... (*lui frappant tour à tour sur la poitrine, le ventre et le dos*) coupé, intérieur et rotonde ! D'ailleurs, j'ai des charges domestiques...

CHABRELOCHE.

Quelles charges?

MACAROL.

Quatre moucherons sur les bras... et une femme...

CHABRELOCHE.

Sur les épaules...

ROULÉ-TA-BOSSE.

C'est juste... puisqu'elle le bat quand il rentre dans les vapeurs. (*Tous riant et dansant à l'entour de Macarol.*)

TOUS, *riant.*

Ah!... ah!... ah!... sa femme le bat!...

MACAROL, *saisissant Roule-ta-bosse et le secouant.*

Vous trouvez ça drôle, vous autres!

ROULE-TA-BOSSE.

Mais non... non... c'est pas moi... c'est lui. (*Il indique Laurent, un des ouvriers tranquilles.*)

MACAROL.

C'est vous!... je veux pas qu'on rie! (*Avec menace.*) Le premier qui rit...

LAURENT, *fumant sa pipe tranquillement.*

Passez vot' chemin et ne nous cherchez pas de mauvaises raisons; nous ne faisons pas de bruit... fichez-nous la paix!

MACAROL.

Si ça me déplaît la paix!... si j'aime la guerre... la fumée de la poudre! (*Il lui enlève sa pipe et se met à la fumer.*)

LAURENT, *avec colère et se levant.*

Ah!... tu en en veux décidément!..

LES AMIS *de Laurent, voulant le retenir.*

Laurent!

LES AUTRES, *à Macarol qui ôte sa veste en riant.*

Ah!... ah! ah!... tape dessus... tape dessus!... (*Cris, menaces, Laurent et Macarol vont en venir aux coups. Etienne s'élance entre eux et les sépare. Foule de curieux au fond.*)

SCENE III.

LES MÊMES, ETIENNE.

ÉTIENNE.

Stop là!

TOUS.

Le marin!

ÉTIENNE, *aux ouvriers.*

Comment! c'est vous, Laurent, vous, Joseph... de braves et honnêtes ouvriers, qui faites tout ce vacarme?

LAURENT, *confus.*

Je vais vous dire, monsieur Etienne...

MACAROL.

V'là ce que c'est...

ETIENNE, *avec mépris.*

Je ne te parle pas à toi!... (*A Laurent et à ses camarades.*) Est-ce donc là, mes amis, la société qui vous convient? du tapage, des querelles, dans un lieu public... sous les yeux de la foule qui s'amasse à vos cris et qui, sans distinguer les honnêtes gens comme vous, de tous ces chenapans, se dit : voilà... voilà les ouvriers qui s'amusent... voilà le peuple qui rit! comme si c'était là le peuple!... Le peuple ne flâne pas!... Il travaille. Voyez ces cheminées qui fument .. ces fabriques, ces usines; c'est là qu'il est le peuple!... c'est là qu'il gagne le pain de sa famille! Et quand il veut prendre une heure de repos ou fêter avec des parents, des amis, quelque heureux événement, quelque joie de famille, c'est paisiblement, cordialement; le vrai peuple s'amuse, chante, danse et rit sans troubler, sans insulter personne!

MACAROL.

Alors, qu'est-ce que nous sommes donc, nous autres, à votre dire?

ÉTIENNE.

Mais ce ramassis de fainéants et d'ivrognes à qui tout travail honnête et toute discipline pèse, ces hommes, fléaux et peste de nos ateliers, qui laissent là femme et enfants, sans pain, sans feu, sans vêtements, jusqu'au jour où, blessés dans quelque querelle, épuisés par les excès, vieux et infirmes avant l'âge, ils vont finir misérablement au fond d'une prison ou d'un hôpital... Ces hommes-là, le peuple! allons donc!... ce n'en est que l'écume et la lie... c'en est la honte et le rebut!

CHABRELOCHE.

Bravo!... touché!...

ROULE-TA-BOSSE.

Merci... mossieu... combien qu'il vous faut pour la peine?

MACAROL.

Et nous nous laisserons habiller comme ça par un matelot manqué!... sans rien dire... sans lui clore le bec!

ÉTIENNE.

Je ne te parle pas à toi!...

MACAROL, *s'approchant avec menace.*

Mais moi, je vous parle!... moi!... Macarol!...

ÉTIENNE.

Ah! bah!... un abordage en pleine carène!... tu tiens donc absolument à colloquer, mauvais brigantin!... Eh bien, soit!...

adieu vat... (*Il l'empoigne par sa cravate et le serre vigoureusement.*)

MACAROL.

Serrez pas si fort!... cré nom... mes amis, quel étau!

ÉTIENNE, *le tenant toujours.*

Ah! tu veux causer!... Eh bien, attention aux signaux! je sais que tu en veux au père Mauricet... mais si jamais tu t'avises de gouverner dans ses eaux, je te mets le cap dessus... je te bombarde de tribord et de babord... et je te défonce le plat-bord, jusqu'à ce que je t'aie coulé... à mort! (*Il le jette loin de lui.*)

MACAROL, *roulant à demi étouffé jusque sur une table.*

Cré nom!... (*Ses amis murmurent.*)

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que c'est?... on réclame par ici?... (*Il empoigne Roule-ta-Bosse.*)

ROULE-TA-BOSSE, *d'un ton câlin.*

Pas moi, mon amiral, pas moi!... Vous voyez, je roule ma petite bosse paisiblement!

LAURENT, *serrant la main d'Étienne.*

Merci, monsieur Étienne, vous nous avez sauvé une méchante affaire avec ces... propre à rien! (*Trois heures sonnent.*) Trois heures!... Mes amis, à l'atelier. (*Musique de danse.*) Au revoir, monsieur Étienne... amusez-vous bien!

ÉTIENNE.

Merci, mes amis, merci! (*Laurent, Joseph et les bons ouvriers sortent par le fond.*)

ROULE-TA-BOSSE.

L'orchesse!... vite en place pour la froteska! (*Les autres vont du côté de la danse. Chabreloche ramasse des verres et des bouteilles sur les tables. Macarol s'assied à la sienne en murmurant, et il se verse un verre de vin. Godinot paraît, en ce moment, vêtu en roulier; il porte une barbe rousse qui lui cache une partie de la figure et le rend méconnaissable. Il fume un brûle-gueule et tient un fouet à la main en guise de canne.*)

CHABRELOCHE.

Ah çà, et le baptême, monsieur Étienne, est-ce fini?

ÉTIENNE.

Parbleu!... je viens d'embarquer la nourrice et le petit dans l'omnibus de Montreuil!

CHABRELOCHE.

Et le grand-père?... et la maman?... et la marraine?...

ÉTIENNE.

Je suis venu devant pour commander le dîner.... la matelotte....

CHABRELOCHE.

A la marinière !...

ÉTIENNE.

Ah !... dame... c'est pas fête à bord tous les jours ! Si on avait été plus riche, on aurait bien invité les camarades; mais il faut aller doucement... ménager les voiles, afin de ne pas sombrer ! Je vas voir ton chef, afin qu'il soigne la sauce ! (*Il entre chez le restaurant.*)

SCENE IV.

MACAROL, CHABRELOCHE, GODINOT.

CHABRELOCHE, *à Macarol.*

Dites donc... une fière poigne, monsieur Étienne... hein ?...

MACAROL.

Que je le repince... lui... ou les siens...

CHABRELOCHE, *à part.*

Il rage !... (*Haut.*) C'est tout ce qui faut vous servir, monsieur de Macarol ?...

MACAROL.

Eh !... oui !...

CHABRELOCHE.

Pour lors, je vas rincer mes bouteilles et mes verres... et mes choppes... (*Avec intention.*) C'est le jour des grandes rincées aujourd'hui... Ah ! c't' œil !... (*Macarol fait un mouvement de colère ; Chabreloche se sauve. Pendant ce temps Godinot est venu près de la table, dont il prend le verre plein.*)

SCENE V.

GODINOT, MACAROL.

MACAROL, *surpris.*

Hein !... ne vous gênez pas... à vot' santé !

GODINOT, *posant le verre.*

Merci !... Maintenant où en es-tu avec les Mauricet ?...

MACAROL.

Ah !... bah !... ce serait vous ?... monsieur Godin...

GODINOT, *l'arrêtant.*

Tais-toi donc, imbécile !...

MACAROL.

Je veux que ma femme meure à l'instant, si je vous aurais reconnu.

GODINOT.

J'avais besoin de te parler aujourd'hui même... Je ne suis pas fier... mais... j'aime autant que l'on ne sache pas...

MACAROL.

Que nous nous connaissons.... Compris... pour lors, vous désirez savoir...

GODINOT.

Où tu en es... si tu as appris... découvert quelque chose... car en vérité... toi, si adroit, si expéditif jadis, maintenant il te faut des mois entiers... pour une misère... et cependant je te paye exactement et largement...

MACAROL.

Dame... c'était pas facile... ce Mauricet, c'est un ours...

GODINOT.

Et puis, comme un sot, au lieu de te mettre bien avec lui... tu te fais chasser de sa fabrique...

MACAROL, *entre ses dents*.

Il me le payera!... Mais depuis que je loge sur son carré.... porte à porte... j'ai du neuf...

GODINOT, *allant à la table de droite.*

Vraiment? conte-moi ça. (*Ils s'asseyent.*)

MACAROL.

Avec un peu de patience, d'adresse et une pointe de couteau... je m'ai pratiqué dans la cloison un petit jour bien gentil....

GODINOT.

Et tu as vu Mauricet...

MACAROL.

Comme aux premières loges!... tous les soirs... quand il est seul... il s'enferme.

GODINOT.

Bien!... comme un homme qui a un secret...

MACAROL.

Il tourne... il tourne... et puis il ouvre une petite armoire....

GODINOT, *s'animant.*

Bien!...

MACAROL.

Cric... cric... cric!...

GODINOT.

Trois tours?...

MACAROL.

Trois tours! bruit de serrures anglaises!... (*Godinot le regarde sévèrement, Macarol reprend.*) Dans la petite armoire... il ouvre un petit tiroir...

GODINOT.

Bien!

MACAROL.

Et dans le petit tiroir... il prend un papier... une espèce de grande enveloppe, avec un cachet noir !...

GODINOT, *à lui-même.*

C'est cela !... — Il ne t'est jamais venu à l'idée d'ôter ton œil et de mettre ton oreille à la place ?

MACAROL.

Si !...

GODINOT.

Que disait-il ?

MACAROL.

Bientôt... bientôt !... — Hier, il a dit... Demain !... demain !...

GODINOT.

C'est aujourd'hui !... Après ?

MACAROL.

Dame... après, le bonhomme referme l'armoire... reprend la clef... se couche... et je fais comme lui !

GODINOT, *réfléchissant.*

C'est très-bien !... (*Après un temps.*) Tiens, prends cela !

MACAROL.

Qué que c'est ?...

GODINOT.

Une quinzaine d'avance... la dernière.

MACAROL.

Bah !... c'est donc fini ?

GODINOT, *se levant.*

Adieu... porte-toi bien !

MACAROL.

Sapristi !... v'là la rente qui baisse ! (*Il regarde Godinot qui remonte au fond.*) Ah ! il s'arrête... il revient... la rente remonte.

GODINOT.

As-tu envie de savoir ce qu'il y a dans l'enveloppe au cachet noir ?

MACAROL.

Non.

GODINOT.

Figure-toi que si...

MACAROL.

J'en grille d'envie !

GODINOT.

Que fais-tu pour cela ?

MACAROL, *riant d'un air malin.*

Eh! eh!

GODINOT.

Voilà ce qu'il faut faire!

MACAROL.

Je choisis mon temps... quand la sourde est seule... j'entre allumer ma pipe...

GODINOT.

Je t'attends en bas...

MACAROL.

J'apporte l'objet...

GODINOT.

Je regarde ce qu'il y a dedans...

MACAROL.

Oui, mais... la clef?...

GODINOT.

Est-ce que je t'avais donné celle de mon secrétaire le jour où je t'ai surpris...

MACAROL.

Ne parlons donc pas de ça!

ÉTIENNE, *en dedans.*

Faites presser, Chabreloche!... j'aperçois notre monde qui arrive. (*Il traverse la scène en courant gaiement au devant de sa femme qui arrive par le fond.*)

MACAROL.

Dites donc, j'aime pas la société... et vous?...

GODINOT.

Dame... il y a des moments.

MACAROL.

Si nous allions faire une partie de billard?...

GODINOT.

Volontiers.

MACAROL.

Après vous.

GODINOT.

Me fais donc pas de façons. (*Il le pousse devant lui, à part.*) Quel affreux coquin! (*Ils entrent dans le billard.*)

SCÈNE VI.

MAURICET, MARIE, ETIENNE, *puis* CHABRELOCHE, DENISETTE.

ÉTIENNE, *donnant le bras à sa femme.*

Papa Mauricet, j'ai commandé le dîner...

MAURICET.

Très-bien, car nos amis nous suivent... ils vont arriver.

ÉTIENNE.

J'espère que vous serez content. Une gibelotte, une matelotte, du veau aux carottes... Soyez tranquille, j'ai bien fait les choses...

MAURICET.

Tu auras fait des folies...

ÉTIENNE.

Mais non... mais non... un bon petit dîner de cinq couverts... trente sous par tête... sans le vin... sans le vin... Et toi, petite femme, voyons, es-tu contente?...

MARIE, *en soupirant.*

Oh! oui!

MAURICET.

Tu lui dis ça en soupirant.

ÉTIENNE.

Je vois ce que c'est... parbleu... je suis comme elle, c'est le départ du petit.

MARIE.

Mais dame... on ne se sépare pas comme ça de son enfant...

MAURICET.

Ah! si on avait pu le garder!... mais c'était trop de dépense.

ÉTIENNE.

Surtout en ce moment, où je viens de prendre un petit établissement... de faire des frais... et avant tout il faut penser à payer ce qu'on doit... mais sois tranquille! Marie, je vais travailler comme quatre... et, dans deux ou trois mois, je te rendrai ton garçon, et dans un an nous baptiserons sa sœur!

MARIE.

Étienne!...

ÉTIENNE.

Et plus tard, quand à force de travail nous aurons amassé une fortune, sept ou huit cents francs de rente, nous irons vivre dans mon petit village... sur le bord de la mer!

MARIE.

Près du château qu'habitait ta bienfaitrice, Étienne.

ÉTIENNE.

Nous y conduirons les mioches.

MARIE.

Nous leur parlerons d'elle...

ÉTIENNE.

Nous aurons un bon fauteuil pour la vieille tante...

MARIE.

Et un petit jardin pour papa Mauricet.

ÉTIENNE.

Oui, un joli jardin... avec des choux.

MAURICET, *attendri.*

Mes pauvres enfants... j'en serai donc aussi?...

ÉTIENNE.

Ah!... je crois bien... moi j'aurai une barque et un filet pour la pêche.

MARIE.

Quel bonheur, Étienne!...

ÉTIENNE.

Quel paradis!...

MAURICET.

Mais faudra trimer rude en attendant...

ÉTIENNE.

Eh bien, on trimera... et nous prendrons patience en nous aimant... pas vrai, Marie?...

MARIE.

Oh! tu auras beau dire... aujourd'hui je ne suis pas contente... d'abord notre vieillle tante, qui n'est pas de la partie.

MAURICET.

Tu sais qu'elle ne peut pas marcher, que ça la fatigue.

MARIE.

Et puis... j'aurais voulu avoir quelques amis... rire un peu... danser...

ÉTIENNE.

Voilà... voilà... des dépenses!... Après ça le jour du baptême de notre premier...

MARIE.

Et surtout afin de ne pas trop penser que je ne verrai plus mon cher petit... qu'une fois par mois!... (*Elle s'attendrit.*)

ÉTIENNE.

Voyons, Marie, puisqu'il le faut!... Ah! Dieu!... les femmes... pas plus de raison...

MAURICET, *qui était un peu remonté pour regarder au fond.*

Allons, allons, on peut arranger ça, petite!... console-toi, et d'abord tu danseras à grand orchestre!...

MARIE.

Comment!...

MAURICET.

Tu veux avoir la tante !... on ira la chercher au dessert... en fiacre !...

ÉTIENNE.

Ah ! bah !...

MAURICET.

Tu veux des amis ?... v'là toute la fabrique, tous les amis... qui viennent nous rejoindre. (*Il montre les ouvriers qui arrivent avec leurs femmes, leurs enfants et en habits de fête.*)

ÉTIENNE.

Ah ! bah !... ah ! bah !...

MARIE.

Mais que signifie ?...

MAURICET, *à Étienne.*

Et au lieu de ta gibelotte, de ta matelotte, et de ton veau aux carottes... avance ici, Chabreloche...

CHABRELOCHE.

Voilà, parrain, voilà ! (*Denisette le suit.*)

MAURICET.

La table est-elle mise?...

CHABRELOCHE.

Oui, parrain, dans le grand salon... Quatre-vingts couverts !... et des serviettes à tout le monde... c'est Denisette qui les a blanchies...

MAURICET.

Elle dansera avec nous pour la peine !

MARIE.

Ah ! mon Dieu !... le grand-père devient fou !...

ÉTIENNE.

Voilà sa tête qui déménage?...

SCENE VII.

LES MÊMES. LAURENT, OUVRIERS *et* LEURS FAMILLES *entrant gaiement, puis* GODINOT, MACAROL.

MAURICE, *aux ouvriers qui se pressent autour d'eux et leur prennent les mains.*

Arrivez, arrivez, braves gens, vous tous qui avez été nos amis pendant nos jours de travail et de peine... Soyez nos amis encore, aux jours de bonheur et de prospérité.

ÉTIENNE, *à part.*

Il lui est arrivé un chargement de la Californie, c'es tsûr !

MAURICET.

Ça vous étonne, n'est-ce pas, de voir le père Mauricet se lancer

dans les folies, lui si économe, si rangé... On vous expliquera la chose.

MARIE.

Tout de suite, grand-père, si vous ne voulez pas que je me croie folle aussi...

MAURICET.

Ah!... tu veux danser! Arrivez... arrivez aussi, les musiciens, et en attendant le potage, soufflez-nous quelque chose de ronflant! pour faire danser toute cette jeunesse!... Toi, Chabreloche, aie soin qu'il y ait de quoi arroser les clarinettes!

CHABRELOCHE.

Oui, parrain.

TOUS.

Allons danser!

DENISETTE.

C'est ça, allons danser! (*Elle prend le bras de Chabreloche.*)

CHABRELOCHE.

Je ne peux pas... plus tard...

DENISETTE, *remontant.*

Ah! tant pire... je veux danser!

CHABRELOCHE.

Avec un vieux, Denisette, avec un vieux. (*Tout le monde sort en sautant et en dansant.*)

MACAROL, *à la fenêtre du premier, au fond à droite.*

Il est donc devenu millionnaire!...

GODINOT.

Tais-toi donc! (*Il le fait rentrer.*)

MAURICET, *à Marie et à Etienne, qui restent seuls et tout pensifs sur l'avant-scène, en le regardant d'un air inquiet.*

Eh bien! vous ne les suivez pas!

MARIE.

Non, grand-père... parce que... il me semble que vous ne devez pas être... à votre aise...

ÉTIENNE.

Vous êtes un peu malade, n'est-ce pas, grand-père? Faut pas laisser empirer ça!

MAURICET.

Pauvres enfants!... allons, venez là!... Aussi bien... j'ai dans le cœur un secret qui m'étouffe!...

MARIE *et* ÉTIENNE.

Un secret!...

MAURICET.

Je vais vous attrister un peu... toi surtout, Marie, mais vous

m'en remercierez tous les deux.... Marie, je vais te parler (*baissant la voix*) de ta mère!... (*La fenêtre du billard s'entr'ouvre légèrement.*) Peu de temps avant sa dernière maladie, elle me fit appeler secrètement auprès d'elle... à la campagne! « Mauricet, » me dit-elle, j'ai été jeune et belle, comme ma fille; j'avais de » plus qu'elle une fortune! Cette fortune causa tous mes chagrins, » car ce fut pour elle seule que l'on rechercha mon alliance; et » là où l'argent tient lieu des sentiments du cœur, il n'y a que » souffrance et désespoir à attendre! Je ne veux pas qu'il en soit » ainsi pour ma fille. Je veux, si elle se marie un jour, qu'une » affection tendre et désintéressée préside seule à cette union. » Voici les débris rassemblés de ma fortune... ne pouvant les » donner ouvertement à celle... que je n'ai pu aimer qu'en secret, » c'est vous que je charge de les lui remettre; mais alors seule- » ment qu'elle sera mariée à l'époux de son choix, et surtout (si » le ciel leur accorde cette précieuse faveur) qu'un gage de leur » union leur rendra cette fortune plus nécessaire, et leur impo- » sera le devoir de la lui conserver. »

MARIE, *attendrie.*

Ma bonne mère!

MAURICET.

Je lui ai fait le serment qu'elle exigeait et je l'ai tenu, n'est-ce pas, Marie?

MARIE.

Oh!... oui, père, car je suis heureuse, bien heureuse! (*Elle se jette au cou d'Etienne.*)

MAURICET.

Sois donc riche, maintenant, car cette fortune, le bien de ta mère... je te l'ai gardé soigneusement... et j'ai cru que j'en perdrais le sommeil tant elle me causait de frayeurs!

MARIE.

Une fortune!

ÉTIENNE.

Marie... tu auras ton garçon, dès demain...

MAURICET.

Dès ce soir!... En ce moment il dort tranquillement dans votre petite chambre.

MARIE.

Ah! grand-père, que vous êtes bon!...

ÉTIENNE.

Vous quitterez la fabrique, grand-père... vous ne travaillerez plus...

MAURICET.

Tu auras ta petite maison au bord de la mer...

MARIE.

La tante, son grand fauteuil...

ÉTIENNE.

Et vous votre jardin!

MAURICET, *voyant les musiciens à leur poste.*

Maintenant, à la danse !

MARIE, *allant à Étienne.*

Oh! oui; et après le dîner...

MAURICET.

Nous irons voir notre trésor !

MARIE.

Et embrasser le petit!

ÉTIENNE.

Parbleu! (*Ils courent à droite. L'orchestre joue le Sturm-Galop. Tous les danseurs se mettent en mouvement en poussant un joyeux* hurra. *Dans un moment où la musique joue piano, la fenêtre du billard s'ouvre davantage, Macarol semble réfléchir. Godinot est près de lui.*)

GODINOT.

As-tu réfléchi?

MACAROL.

Oui.

GODINOT.

Eh bien!

MACAROL.

Partons! (*Ils disparaissent. Chabreloche poursuit Denisette et cherche à l'arrêter par sa robe. Le rideau baisse.*

ACTE III.

Cinquième Tableau.

Chez le comte de Soreuil, un riche salon. Au fond, une cheminée avec glace sans tain, laissant voir un autre salon éclairé par un lustre et des candélabres. A droite et à gauche de la cheminée, portes ouvrant sur la galerie. Au premier plan, à gauche, porte de la chambre d'Amélie. Au der-

nier, fenêtres donnant sur les cours et jardins de l'hôtel. A droite, sur l'avant-scène, un guéridon avec ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

LOUISE, DOMESTIQUES, *puis* AMÉLIE.

LOUISE.

Avez-vous fini? les candélabres sont-ils allumés?

LE DOMESTIQUE.

Oui, mademoiselle Louise, regardez, rien ne manque. (*Louise remonte pour jeter un coup d'œil sur les apprêts. Amélie entre par la gauche Elle est en toilette de soirée, mais ses traits portent l'empreinte d'une longue souffrance.*)

AMÉLIE.

Louise?

LOUISE.

Madame.

AMÉLIE.

Monsieur le comte est-il rentré?

LOUISE.

Non, madame, pas encore... Monsieur a dit à Baptiste d'aller le chercher à huit heures et demie au Café de Paris, où il devait dîner en revenant des courses.

AMÉLIE.

C'est bien! (*Les Domestiques sont sortis.*)

LOUISE, *s'approchant.*

Madame a-t-elle quelques ordres à me donner?

AMÉLIE.

Non, aucun.

LOUISE.

Madame paraît encore bien faible et souffrante; ne craint-elle pas que le bruit la fatigue?

AMÉLIE.

Oui, peut-être; mais mon mari a désiré donner cette soirée, et je ne puis me dispenser d'en faire les honneurs.

LOUISE, *arrangeant la robe d'Amélie.*

Après tout, ça distraira madame, et c'est le meilleur remède quand on a, comme madame, un chagrin secret. ..

AMÉLIE, *troublée.*

Comment? que voulez-vous dire?

LOUISE.

Ah! rien, madame. C'est votre pays que vous regrettez, n'est-ce pas, madame, votre pays et votre mère?

AMÉLIE.

Oui, oui... c'est cela.

LOUISE.

J'ai été comme madame, j'ai pleuré pendant deux ans mes belles montagnes de la Provence et la bonne mère que j'avais laissée au village; mais on finit par se faire une raison; et maintenant j'y pense toujours, mais je ne pleure plus.

AMÉLIE.

Je tâcherai de faire comme vous, Louise.

LOUISE.

Bon courage, madame, bon courage. (*Elle entre dans la chambre en regardant Amélie avec intérêt.*)

SCENE II.

AMÉLIE, *seule, regardant autour d'elle.*

Encore une réunion, une fête, pendant laquelle il faudra mettre un masque et sourire. Je ne puis plus supporter une pareille existence; mes forces sont à bout. Ecrivons à ma mère... Demain madame de Rancey quitte Paris et retourne aux colonies; demain, je serai seule, entièrement seule à Paris, j'aurai perdu l'unique amie dont la présence me console et me soutienne encore. Ah! qu'elle emporte du moins à ma mère le tableau de mes souffrances, elle en aura pitié, elle me conseillera, me sauvera peut-être. Ecrivons. (*Elle se place devant le guéridon et se dispose à écrire; s'arrêtant.*) Que vais-je faire? Dechirer le cœur de ma mère. Hélas! elle croyait assurer mon bonheur. Ce Paris, où elle était si joyeuse de me conduire, n'est-ce pas le rêve de toutes les créoles? n'est-ce pas là qu'elles doivent trouver pour elles et pour leurs filles une existence qui, vue d'une rive à l'autre de l'Océan, ne présente à l'imagination qu'une suite continuelle de plaisirs et de fêtes? (*Elle se lève.*) Non, non, pauvre mère, je ne te dirai pas le sort que tu m'as fait; ton erreur me coûtera peut-être la vie, mais je ne t'accuserai pas. (*Elle a traversé le salon et s'est assise sur un fauteuil à gauche.*)

SCENE III.

AMÉLIE, GASTON.

GASTON, *parlant à la cantonade.*

Vous m'avez entendu? Dès que M. Godinot paraîtra, qu'il entre. (*Il entre par le fond, à droite.*) En vérité, c'est jouer de malheur! (*Il jette son chapeau sur un fauteuil avec colère.*) Ah! vous voilà, madame, (*Amélie essuie ses yeux et cherche à se re-*

mettre; Gaston se hâte de cacher une lettre qu'il tenait à la main) toujours, selon votre habitude, avec des yeux rouges!... Cela nuit à votre beauté, je vous jure; et ne fût-ce que par coquetterie, vous devriez y renoncer.

AMÉLIE.

Oh! monsieur, je ne suis plus coquette! Et que vous importe que je pleure quand je suis seule, pourvu que vos amis ne voient pas la trace de mes larmes? (*Il se promène avec agitation.*) Mais vous paraissez agité, contrarié par quelque nouvelle fâcheuse... Votre cheval de courses a-t-il été distancé?

GASTON.

Il s'agit bien de cela, vraiment!

AMÉLIE.

Quelle autre raison?

GASTON, *avec dépit.*

On dirait qu'une sorte de fatalité pèse sur moi depuis quelque temps; et ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est que... je m'en inquiète! Sans doute l'atmosphère de la Bourse qui pèse sur moi; la Bourse, où ce coquin de Godinot m'a entraîné et qui me coûte encore aujourd'hui trente mille francs.

AMÉLIE.

Et c'est là ce qui vous agite?

GASTON.

Cela et autre chose encore.

AMÉLIE.

Peut-être ce billet qu'en entrant vous teniez à la main, et que vous avez caché en m'apercevant?

GASTON.

Une lettre d'affaires.

AMÉLIE.

Ah! je croyais...

GASTON.

Trente mille francs qu'il faut que je paye demain, à l'ouverture de la Bourse, ou bien c'en est fait de mon crédit, de ma réputation.

AMÉLIE, *se levant.*

Eh bien! monsieur, vous payerez. Ce n'est pas cela qui vous embarrasse; et vous savez, quand il le faut, trouver des ressources.

GASTON.

Comment? (*Amélie sonne, Louise paraît sur la porte de la chambre.*)

AMÉLIE.

Apportez ici mon écrin et le petit nécessaire en velours. (*Louise sort.*)

GASTON.

Que voulez-vous faire?

AMÉLIE.

Vous remettre ce qui me reste des diamants que m'avait laissés ma mère... et vous éviter ainsi la peine de les prendre secrètement vous-même, comme les autres.

GASTON.

Madame! (*Louise rentre avec les objets demandés, remet l'écrin à Amélie, pose le nécessaire sur le guéridon; puis, sur un signe d'Amélie, sort par le fond, à droite.*)

AMÉLIE, *présentant l'écrin à Gaston.*

Tenez, monsieur, cela suffira, je pense, pour couvrir votre perte d'aujourd'hui et sauver votre réputation... à la Bourse.

GASTON, *brusquement et remontant au fond.*

Gardez vos diamants, madame; offerts de la sorte, je les refuse.

AMÉLIE.

Vous avez tort.

GASTON.

Je hais les reproches.

AMÉLIE, *allant au guéridon.*

Une restitution vous plaira peut-être davantage?

GASTON.

Une restitution?

AMÉLIE, *ouvrant le nécessaire.*

Monsieur, vous êtes quelquefois violent avec vos domestiques, vous les chassez. Ces gens-là ont l'âme basse; et, pour se venger, tous les moyens leurs semblent bons. (*Prenant un paquet de lettres dans le nécessaire.*) Voici un recueil qui m'a été envoyé sous pli. (*Elle le lui présente sans le regarder.*)

GASTON, *inquiet.*

Des lettres!

AMÉLIE.

Vous pourrez ajouter à la collection le billet que vous aviez tout à l'heure à la main.

GASTON, *à part.*

Les lettres de Césarine! (*Haut.*) Madame, je comprends votre irritation et l'amertume de vos paroles; mais, de grâce, écoutez-moi...

AMÉLIE.

Ah! rassurez-vous, monsieur. Ces lettres ont achevé de

m'instruire sur votre conduite, mais elle ne m'ont pas blessée; depuis longtemps je ne peux plus l'être!...

GASTON, *piqué et avec colère.*

Très-bien, madame, vous me mettez à mon aise par votre indifférence; et d'ailleurs, si je me donnais la peine d'en chercher la cause, si je remontais à la source de ces larmes éternelles que vous vous plaisez à répandre et de ces regrets...

AMÉLIE.

Ah! monsieur, qu'avez-vous fait pour les sécher, ces larmes, pour les apaiser, ces regrets que vous me reprochez et que toutes les déceptions dont vous m'avez rendue victime justifieraient assez? M'avez-vous épousée par inclination, par amour, comme vous le disiez à ma mère, que vous trompiez si indignement? (*Elle tombe assise sur le fauteuil près du guéridon.*)

GASTON, *avec impatience.*

Oh! madame, épargnez-moi de grâce cette revue rétrospective! Il est tard, nos amis vont arriver; j'ai besoin que cette soirée soit brillante, animée, joyeuse; qu'il soit parlé demain dans Paris du luxe de monsieur de Soreuil et de l'amabilité de sa femme! Le moyen qu'il en soit ainsi, madame, si nous préludons à cette fête par une querelle de ménage! Allons, voyons! séchez vos yeux.

AMÉLIE, *relevant la tête et l'envisageant avec indignation.*

C'est-à dire qu'à l'heure où il vous convient que je sourie, je dois sourire! Le monde vient, vite, il faut que je sois prête à le recevoir, il faut que je m'arrache à ma solitude, à mes pensées! Et parce qu'il vous convient, je ne sais dans quel intérêt, que l'on vous croie riche et que l'on me croie heureuse... il faut que je sèche mes yeux, que je verrouille mon cœur, dans la crainte que le chagrin n'en sorte et ne se montre!... Ah! sans doute, le monde pour qui vous donnez des fêtes, répétera dans tout Paris: Mon Dieu! que cette comtesse de Soreuil est donc heureuse! Ah! monsieur, le monde ne me voit pas quand je suis seule... avec mes larmes, avec la ruine qui s'avance... avec un mari qui a des amis comme monsieur Godinot et des maîtresses comme... mademoiselle Césarine!

GASTON.

Assez, madame, assez; j'entends une voiture qui entre dans l'hôtel!

AMÉLIE, *froidement.*

C'est bien, monsieur, faites ouvrir vos salons; que le plaisir, la gaieté président à cette fête!... J'aurai le sourire sur les lèvres... et l'œil le plus exercé, le plus méchant ne découvrira ni le désordre qui vous perd, ni la douleur qui me tue! (*Arrêtant Gaston qui veut s'éloigner, et avec énergie.*) Mais souvenez-vous

que la résignation et le courage ont des bornes; que mes forces s'épuisent; que la fièvre me dévore, et que, s'il me faut vivre plus longtemps de cette vie de contrainte et de joie hypocrite, le désespoir m'inspirera quelque résolution fatale... On entre... souriez, monsieur, mais souriez donc. (*Elle remonte s'appuyer à la cheminée du fond.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, GODINOT, INVITÉS.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Godinot...

GODINOT, *entrant par le fond à droite.*

Madame la comtesse, permettez que, le premier, je dépose à vos pieds mes hommages. (*Amélie le regarde avec hauteur, tourne le dos sans le saluer et va recevoir les premiers invités qui paraissent au fond à gauche, dans la galerie, et avec lesquels elle disparaît dans les salons. Pendant toute la scène qui suit, on voit arriver à certains intervalles des messieurs et des dames en toilette.*)

GODINOT, *qui reste ébahi de la réception qu'Amélie vient de lui faire.*

Si c'est là l'accueil charmant que me réservait l'épouse d'un ami... dont j'ai fait le bonheur!...

GASTON, *avec impatience.*

Ah!... Godinot...

GODINOT.

Vous aussi?... ingrat!...

GASTON.

Trêve de plaisanteries!...

GODINOT.

Quoi?... qu'est-ce donc?... une querelle de ménage?

GASTON.

Des reproches... une scène affreuse!...

GODINOT, *voyant l'écrin.*

Ah! j'y suis... cet écrin... Elle connaît l'histoire des diamants engagés!

GASTON.

Tout à la fois... le même jour... trente mille francs de perdus à la Bourse; mon cheval de course qui se dérobe, et ce billet de Césarine que je viens de recevoir...

GODINOT, *prenant le billet.*

Comment! Est-ce que cette chère amie se déroberait aussi?

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur et madame Durosel... (*Gaston va les recevoir dans*

la galerie, pendant que Godinot lit la lettre de Césarine.) « Mon-
» sieur, j'apprends à l'instant que vous êtes marié. — Comment!
elle apprend... « Mon indignation est au comble! il n'entre pas
» dans mes principes d'être en lutte avec une institution aussi
» respectable que le mariage et dont j'ambitionne... d'entrer...
» dedans. — Le style laisse à désirer... mais les sentiments
sont superbes... « Votre main appartenant à une autre, je
» vous défends de mettre le pied sur mon seuil! » — Allons,
allons, elle sait qu'il n'a plus le sou! « Ne cherchez pas à me
» revoir, je pars pour la Valachie à six heures et demie, et il
» en est sept passées!... » (*Il rit.*) Ah! ah!... joli!... Si c'est
vrai, j'en serai fâché... on faisait chez elle de charmants dîners...
et l'on jouait un jeu d'enfer!... J'y avais du bonheur!

GASTON, *revenant à Godinot.*

Eh bien, Godinot, vous le voyez, j'aurai vécu gaiement, entraîné par le tourbillon du monde et de ses plaisirs, je finirai de même... je passerai comme un de ces météores qui éblouissent, s'éteignent, et que l'on oublie aussitôt.

GODINOT, *avec éclat.*

Comte de Soreuil! nous boirons cette nuit à votre fortune régénérée!...

GASTON.

Que voulez-vous dire?...

GODINOT.

Ne faut-il pas que vous brilliez pour que je brille, que vous soupiez pour que je soupe... que vous ayez du champagne pour que j'en boive!... vous êtes l'astre dont je suis le satellite... Jupiter, reprends ton éclat. (*Bas, d'un ton comique.*) J'ai quatre cent mille francs, à ton service, mon bonhomme!

GASTON.

Vous!...

GODINOT.

Jupiter a souri.

GASTON.

Que m'importe!... je suis comme César, il me faudrait quatre cent mille francs pour ne rien avoir.

GODINOT.

Que vous êtes simple... avec quatre cent mille francs, on en payerait le double, et il en resterait encore trois cent cinquante mille.

GASTON.

Comment cela?...

GODINOT.

C'est une règle de composition... on fait composer ses créan-

ciers... vous n'entendez rien au calcul! (*Tirant de sa poche une large enveloppe.*) Prenez!... le port est payé!

GASTON.

Que vois-je?... le cachet... les armes de ma famille! (*Ouvrant et tirant un papier.*) Qu'est-ce que cela?...

GODINOT.

Un bon de seize mille livres sterling déposées chez un banquier de Londres.

GASTON.

Au nom de la générale de Soreuil?

GODINOT.

Dont vous êtes le seul héritier reconnu; donc ceci est à vous. Je serais allé le toucher moi-même pour vous en éviter la peine; mais je suis mal avec l'Angleterre... j'ai eu des difficultés avec son gouvernement.

GASTON.

Mais comment avez-vous découvert?...

GODINOT, *vivement.*

Cachez cela... voici Coqhéron!... (*Gaston met le papier dans sa poche.*) Je vous donnerai toutes les explications désirables... après souper... (*A part.*) Il comprendra mieux!...

GASTON.

Mais cependant...

GODINOT.

Allons, de l'assurance!.. Coqhéron ébloui... fasciné par votre luxe... nous n'avons plus rien à craindre!... Et nous revoilà à flots pour longtemps!

SCÈNE V.

GASTON, GODINOT, COQHÉRON, DUROSEL, MAUCLAIR.

(*Coqhéron s'est arrêté un instant au fond, retenu par Durosel.*)

GASTON.

Arrivez donc, mon cher Coqhéron; j'ai cru que vous nous manqueriez de parole!...

COQHÉRON.

Je l'ai cru aussi, mon cher, des affaires, des accidents, j'ai failli rester en route...

GASTON.

Vraiment?... contez-nous donc cela!...

COQHÉRON.

D'abord je ne suis plus le léger Coqhéron que vous avez connu courant, papillonnant et semant à pleines mains sur la route son argent.

GASTON.

Ses bons mots...

GODINOT.

Et son esprit...

GASTON.

Comme tous les gens riches...

COQHÉRON.

Je suis père, messieurs... et l'éducation de mon petit Anne m'absorbe...

GASTON.

Déjà !... mais quel âge a donc ce cher enfant ?

COQHÉRON.

Nous entrons dans notre vingt-troisième mois ; je ne l'ai pas encore mis au latin... mais en attendant, je soigne son moral... je corrige ses petits défauts... et il en avait le gueux !... maintenant nous demandons... on peut avoir confiance... il demande !... ah !... ah !...

GODINOT.

C'est affaire à vous !...

COQHÉRON.

J'ai eu du mal, mon cousin le gâtait... il lui apprenait des mots et des gestes !... quand je m'avisais de lui dire : Anne !... soyons sage !... polisson !... Il me faisait comme ça !... ou bien il criait de toutes ses forces, *navets* ! *navets* ! ah ! ah ! ah ! ah ! C'était déplorable !... aussi j'ai exigé que mon cousin retournât en Afrique... ça m'a fait de la peine... à ma femme aussi... mais je lui ai promis que nous irions à Alger, dans un an.

GODINOT.

Vous devez bien ça à ce brave Africain...

COQHÉRON.

N'est-ce pas ?...

GASTON.

Mais je ne vois rien dans tout cela qui ait pu nous priver si longtemps de votre présence... ni quel accident...

COQHÉRON.

J'y arrive !... figurez-vous, messieurs, que je viens de faire l'office de pompier...

TOUS.

Comment !... vous ?

GASTON.

Un feu ?

DUROSEL.

Un incendie ?

MAUCLAIR.

Où donc?

COQHÉRON.

Je revenais de Saint-Mandé, où j'habite pour la santé de mon fils, lorsque arrivé au faubourg Saint-Antoine près de la barrière, ma voiture est arrêtée par une foule immense, on me fait descendre, on me met un seau dans la main, et me voilà faisant la chaîne.

GODINOT.

Près de la barrière, dites-vous?

COQHÉRON.

Oui, une maison de rien... une baraque dans laquelle, disait-on, une espèce d'ivrogne avait mis le feu en allumant sa pipe chez une vieille femme sourde.

GODINOT, *à part.*

Le maladroit!...

COQHÉRON.

Il fallait voir tous ces ouvriers courant, s'exposant, sauvant les effets, les meubles de leurs amis, de leurs camarades; et devant la maison en flammes une jeune femme éplorée et un bon vieillard qui se désolait, qui disait que le feu lui avait dévoré son trésor... la fortune de ses enfants!

TOUS.

Pauvres gens!...

COQHÉRON.

Messieurs.., je propose de faire faire ce soir une quête en leur faveur par ces dames...

TOUS.

Bravo!... très-bien!...

COQHÉRON.

La beauté, la fortune et l'esprit venant en aide à l'indigence!... quel tableau!...

GODINOT.

Et l'on n'a pas eu, d'ailleurs, d'accident grave à déplorer...

COQHÉRON.

L'ivrogne qui s'est cassé le cou en cherchant à se sauver.

GODINOT.

Quel malheur!...

COQHÉRON.

On dit que c'était un mauvais drôle qui battait sa femme.

GODINOT.

Alors, c'est un bonheur. (*A part.*) Imbécile de Macarol... lui qui versait si bien!...

COQHÉRON, *avec empressement.*

Messieurs, messieurs, voici les dames.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AMÉLIE, Mme DUROSEL, DAMES et INVITÉS.

(*Différents groupes de personnes se forment au fond et dans le salon.*)

Mme DUROSEL, *s'asseyant à gauche.* (*Ce personnage doit être joué par l'actrice qui aura joué au premier tableau la dame au domino.*)

En vérité, ma chère comtesse, il n'est pas de femme à Paris qui s'entende mieux que vous à faire les honneurs de chez elle. (*Amélie est debout près d'elle.*)

DUROSEL.

Madame y met une grâce...

COQHÉRON.

Un charme...

GODINOT.

Une amabilité...

COQHÉRON.

Comme à tout ce qu'elle fait, messieurs.

Mme DUROSEL.

Monsieur de Soreuil, on assure que votre femme nous cache une merveille... qu'elle garde pour vous seul, sans doute.

COQHÉRON.

Heureux mortel...

Mme DUROSEL.

Une de ces voix créoles dont la douceur est irrésistible... A moins d'être affreusement égoïste, vous nous la ferez entendre...

GASTON.

Un désir de vous, madame, doit suffire.

Mme DUROSEL.

Mais non... au contraire... on me refuse... on se dit souffrante, on veut se faire prier... par son mari. (*Le piano fait entendre un quadrille.*)

AMÉLIE.

Je crois que l'on va danser?...

GASTON.

Mais oui, j'entends le prélude!... (*Les messieurs font leurs invitations et se rendent, les uns après les autres, dans les salons où l'on danse.*)

COQHÉRON, *à part.*

On donne des fêtes, on rit, on danse... et l'on s'apprête à lever le pied... Mais rira bien qui rira... (*Se retournant vers Amélie et du ton le plus gracieux.*) Madame la comtesse veut-elle me faire l'honneur...

GASTON, *à un Domestique qui entre.*

Qu'est-ce, Baptiste? que voulez-vous?...

BAPTISTE.

C'est une carte qu'on m'a chargé de remettre à monsieur.

GODINOT, *à part.*

Serait-ce une carte d'huissier?...

GASTON.

Qu'ai-je vu!... Invité ou non, faites entrer...

GODINOT, *à part.*

Un huissier, à pareille heure... Je suis fou!...

BAPTISTE, *annonçant.*

Monsieur le commandant Octave Dufournel.

AMÉLIE, *à part.*

Ciel!...

SCENE VII.

LES MÊMES, OCTAVE.

GASTON, *allant au devant de lui.*

Quelle aimable surprise!...

OCTAVE.

Monsieur le comte, je vous avais promis qu'à mon retour à Paris ma première visite serait pour vous, et me voici.

GASTON.

En vrai marin... Esclave de sa parole autant que de son devoir, vous ne pouviez me surprendre d'une façon plus agréable ni dans un moment mieux choisi... Mais permettez que je vous présente à la comtesse de Soreuil.

AMÉLIE, *à part.*

Oh! je me soutiens à peine!...

GASTON.

Monsieur Octave Dufournel... un ancien ami... un camarade de classes.

OCTAVE.

J'avais déjà l'honneur de connaître madame.

GASTON.

Mais oui... je me rappelle... lors de cet accident...

GODINOT.

Sur le boulevard des Italiens... Monsieur était là...

OCTAVE.

En effet... et déjà, dans mon premier voyage aux colonies, la mère de madame avait eu la bonté de me recevoir quelquefois chez elle.

AMÉLIE, *avec embarras.*

Vous arrivez de la Guadeloupe, monsieur ?

OCTAVE.

Avec l'escadre qui rentrait en France... oui, madame. En débarquant, l'amiral, retenu à Brest par une indisposition, m'a chargé de ses depêches pour le ministre et d'une mission beaucoup plus agréable, celle de vous apporter une lettre dont il était chargé, et que voici.

AMÉLIE, *vivement.*

De ma mère!... (*A Mme Durosel, qui est allée s'asseoir à droite.*) Oh!... vous permettez, n'est-ce pas ?

Mme DUROSEL.

Faites donc, ma chère; c'est si naturel! (*Musique de quadrille au piano. — On danse dans la galerie pendant toute la scène qui suit. — Le piano doit être placé au lointain et s'entendre à peine des spectateurs.*)

AMÉLIE, *lisant, à part, d'une voix profondément émue.*

« Mon Amélie, il y a un an que je t'ai quittée... un an sans te » voir, sans t'embrasser... C'est un siècle pour ta pauvre mère... » et pour me consoler j'ai besoin de penser que tu es heureuse. » Tu es riche, belle, aimée de ton mari... Que pouvais-je sou- » haiter de plus pour ma fille adorée, si ce n'est d'être auprès » d'elle pour jouir de sa félicité... » (*Elle fond en larmes.*) Oh! mon Dieu!... mon Dieu !...

Mme DUROSEL.

Pauvre amie... la lettre d'une mère est toujours une cause d'émotions, surtout quand cette lettre nous arrive de l'autre bout du monde.

AMÉLIE, *à Octave, qui la regarde.*

Vous avez vu ma mère, monsieur ?

OCTAVE.

Rarement, madame... Mes devoirs me laissaient peu de liberté, et quelques préoccupations personnelles me faisaient rechercher la solitude... Mais s'il peut vous être agréable d'avoir des nouvelles de votre pays natal, il m'est facile de vous en donner, madame... S'il vous plaisait d'y retourner, il vous semblerait à peine qu'un jour se fût écoulé... Vous verriez accourir à vos pieds les mêmes serviteurs dont vous étiez l'amie, et ils accueilleraient, j'en suis sûr, avec les mêmes transports de joie et d'amour... Rien n'est changé... rien!... ni la nature ni les cœurs... tout y est resté calme... et fidèle. (*Amélie s'appuie sur le bras d'un fauteuil.*)

Mme DUROSEL, *se levant et allant à Amélie.*

Monsieur, je vous demande grâce pour notre chère comtesse...

Ces souvenirs du pays, si doux, si mélancoliques, vont lui ravir toute sa gaieté.

OCTAVE.

Pardon... si j'avais pu croire...

GASTON, *qui est remonté à la cheminée, d'où il observe Amélie.*

C'est étrange.

GODINOT, *de même.*

Oui, n'est-ce pas?

Mme DUROSEL.

Voyons, ma chère, reprenons ce charmant sourire qui vous rend si jolie, et qui sait si bien tout animer autour de vous.

GASTON, *venant à la gauche d'Octave.*

Commandant, j'espère que vous voilà des nôtres pour longtemps.

OCTAVE.

Probablement!... J'ai appris à mon arrivée que le ministre de la marine désirait m'attacher à sa personne.

GASTON.

A merveille!... vous voilà sur la route d'une rapide fortune... nous vous marierons, mon cher!

OCTAVE.

Moi!... Je ne crois pas que je me marie jamais!...

GASTON.

Eh! pourquoi? Est-ce par esprit de changement?

OCTAVE.

Non, certes... car je ne crois pas non plus que dans la vie on puisse ressentir deux amours vrais, profonds, dont l'un ferait oublier l'autre! Un seul peut avoir du charme et de la puissance; ce charme qui fait que l'on tient à la vie, cette puissance qui rend capable des plus grands efforts et des plus grands sacrifices pour mériter l'objet qu'on aime. Mais lorsqu'à cet amour, l'oubli et la trahison seuls ont répondu, il ne reste, selon moi, que deux routes à suivre... s'abaisser soi-même, par une trahison et un oubli semblables... ou garder la foi jurée, souffrir...et se taire! (*Amélie fait un geste de douleur et chancelle.*)

Mme DUROSEL, *bas.*

Prenez garde!

AMÉLIE, *comme une femme qui ne sait plus ce qu'elle fait, à madame Durosel.*

Allons, madame, venez-vous danser?

GASTON, *à madame Durosel.*

Permettez-moi de vous choisir un cavalier... Commandant, madame attend votre main...

OCTAVE.

Madame... (*A part.*) Oh ! puisqu'elle en a le courage, je l'aurai aussi !... (*Il jette un regard sur Amélie qui baisse la tête, puis il sort avec madame Durosel.*)

COQHÉRON, *s'élançant.*

Me voici à vos ordres !

AMÉLIE, *à Coqhéron qui lui offre la main.*

J'ai trop présumé de mes forces, la chaleur, le manque d'air...

COQHÉRON.

Très-bien... ce sera pour l'autre... pour la redowa ; je redowe... supérieurement... (*Il sort ainsi que Durosel, Mauclair et les autres invités.*)

GASTON, *bas à Amélie pendant cette sortie générale.*

Allons, madame, remettez-vous... Une seule parole de la femme aimée dissipe bien des colères !...

AMÉLIE.

Monsieur !...

GASTON.

J'ai tout deviné... tout compris !... je ne suis pas jaloux, madame, mais je crains le ridicule... et au premier regard échangé... au premier mot qui vous échappe... prenez-y garde, madame... et pour vous... et pour lui !... (*Il sort, les portes de la galerie se referment, la musique a cessé, mais on continue d'apercevoir les invités se promenant dans la galerie.*)

SCENE VIII.

AMÉLIE *seule, puis* LOUISE.

AMÉLIE, *avec désespoir.*

Ah ! c'en est trop, mon Dieu !... un éclat... un duel ! Ah ! ma mère, si tu étais ici !... c'est vers toi que j'irais chercher un refuge et du courage !... c'est à toi que j'irais dire : Tu m'as perdue... sauve-moi !... mais, hélas !... il y a si loin... si loin... au delà des mers !... (*Comme frappée d'une pensée subite.*) Ah ! cette amie... madame de Rancey... cette nuit... elle part... si j'osais... (*Elle va au guéridon et se prépare à écrire.*)

LOUISE, *venant du salon vivement.*

Madame...

AMÉLIE.

Que voulez-vous donc ?...

LOUISE.

Mon Dieu... madame, c'est monsieur qui vous demande au salon...

AMÉLIE.

Dites, dites que j'y vais. (*Elle écrit.*)

LOUISE, *retournant au salon.*

Oui, madame.

AMÉLIE, *très-agitée, écrivant.*

« Monsieur, que votre fierté, que votre honneur se rassurent. » Je pars... je vais rejoindre ma mère. Que Dieu vous pardonne » comme moi le mal que vous m'avez fait. » (*Elle ferme la lettre à la hâte et la dépose sur la table.*) Maintenant, que le ciel me vienne en aide ! (*Elle fait un pas et s'arrête.*) Mais qu'éprouvé-je donc ?... Est-ce l'espoir de briser ma chaîne?... de revoir la patrie, ma mère?... Oh ! voilà la première joie que j'éprouve depuis que je me suis séparée d'elle... et j'ai peur... j'ai peur d'en mourir !...(*On entend la musique d'une redowa.*) Mon Dieu, protégez-moi. (*Elle se jette dans la chambre à gauche.*)

SCENE IX.

COQHÉRON, *puis* GASTON, GODINOT, OCTAVE, LOUISE, *tout le monde.*

COQHÉRON, *au fond.*

Attendez... attendez... (*Entrant.*) Madame... la redowa commence... et je viens... Eh bien !... eh bien !... ma danseuse... où donc est-elle ?...

GASTON, *entre par le fond suivi par Godinot qui lui parle.*

Laissez-moi, Godinot... j'entends, j'exige qu'elle paraisse au salon.

GODINOT.

Gaston... contenez-vous... on s'étonne déjà, voyez... (*Il montre les invités qui s'approchent.*)

GASTON, *à Louise.*

Où est votre maîtresse ? répondez.

LOUISE.

Mon Dieu, monsieur, je l'ai laissée... là... écrivant à cette table!...

GASTON.

Une lettre...

TOUS LES INVITÉS.

Qu'est-ce donc... qu'y-a-t-il?...

GASTON.

Partie !...

TOUS.

Partie !...

GASTON.

Mais je saurai la rejoindre.

OCTAVE, *l'arrêtant.*

Arrêtez, monsieur; qu'allez-vous faire?

GASTON.

Ah! c'est vous, monsieur! en effet je devais vous retrouver là! Votre heure? vos armes?

OCTAVE.

Les vôtres, monsieur...

GASTON.

C'est bien...

COQHÉRON, *à part.*

Un duel! diable! et ma créance! — (*Le rideau baisse sur le tableau, Gaston et Octave se regardent et se menacent du regard.*)

ACTE IV.

Sixième Tableau.

CLICHY.

Le théâtre est coupé en deux. A gauche, une cellule occupée par Etienne. Une table de bois blanc, deux chaises, un lit en fer à gauche. Une fenêtre grillée en dehors. Quelques effets accrochés à la muraille, porte au fond. A droite, une cellule plus grande et très-élégamment décorée; deux portes; l'une au fond, l'autre à droite 2me plan. Une causeuse, fauteuils et chaises à la mode, deux tables de jeu, un guéridon au milieu.

SCENE I.

ÉTIENNE *à gauche. A droite,* GODINOT, GASTON, COQHÉRON, DUROSEL, MAUCLAIR, CESARINE *et* JULIA.

Au lever du rideau, Etienne est appuyé contre la fenêtre de sa cellule. Au bout d'un instant il va s'asseoir sur le bord de son lit, puis auprès de la table sur laquelle il prend un journal qu'il parcourt avec tous les signes de l'impatience. Il porte un saute-en-barque en gros drap usé.

Dans l'autre cellule, tous les personnages sont réunis autour d'un guéridon sur lequel est du champagne. Les dames ont d'élégantes toilettes. Gaston, Durosel et Mauclair des robes de chambre dans le dernier goût. Godinot et Coqhéron seuls sont en tenue de ville. Tous sont assis, excepté Coqhéron qui verse du champagne au bruit des éclats de rire.

CÉSARINE.

Coqhéron, mon loulou, vous êtes charmant; jamais vous n'avez eu autant d'esprit qu'aujourd'hui!...

JULIA.

Jamais!... jamais!...

COQHÉRON.

Ça ne m'étonne pas!... je me retouve ici dans mon centre... pas de gravité!... Eh!... eh!... eh!...

GODINOT.

Ah!... joli!...

CÉSARINE.

Parfait!...

JULIA, *riant très-fort.*

Ah! ah! ah! Délicieux! qu'est-ce que ça veut dire?

COQHÉRON.

Auprès de femmes charmantes et au milieu de mes débiteurs les plus... chers!... Ah!... ah!... ah!... je me crois encore en plein Café de Paris.

GODINOT.

Ma belle Césarine, il fallait que notre ami Gaston vînt fixer sa résidence à Clichy pour vous ramener de la Valachie.

CÉSARINE.

Messieurs, secourir le courage malheureureux et consoler les amis dans la débine, voilà mon caractère!

COQHÉRON.

Césarine!... tu es magnifique dans ce rôle-là!... A la santé de Césarine et de son caractère.

TOUS.

A la santé de Césarine!...

DUROSEL.

A la santé de Coqhéron!

GASTON.

Et de son argent!...

GODINOT.

Et de son esprit!... N'oublions pas les absents!

COQHÉRON, *riant.*

Ah!... ah!... ah!... Farceur... c'est une botte!

JULIA, *riant très-fort.*

Ah! ah! ah!... oui... (*A son voisin.*) C'est une botte, et une fameuse; qu'est-ce que ça veut dire?

CÉSARINE.

N'importe, Coqhéron, (*tous se lèvent, le garçon enlève le guéridon où était le champagne, Durosel et Julia préparent une table de jeu, Godinot et Mauclair une autre, ils se mettent à jouer : Coqhéron s'assied et les contemple en riant. Césarine tout en*

parlant va d'une table à l'autre et met son enjeu, Julia joue avec Durosel, Godinot avec Mauclair dans le fond) je maintiens mon dire; tenir coffrés depuis trois mois des amis comme Durosel, Mauclair et Gaston... c'est peu gentelman, papa.

COQHÉRON.

Ma fille... qui aime bien...

DUROSEL.

Châtie...

COQHÉRON.

Conserve bien... Trésors, vins rares, maîtresses adorées, qu'a-t-on fait de tout temps pour conserver ce que l'on craint de perdre?... Cric!... sous clef!...

CÉSARINE.

Raisonnement à mettre... Plouf!... sous cloche... avec son auteur!

GASTON, *debout près de la table de gauche.*

Avouez, messieurs, que nous éprouvions tous, plus ou moins, des velléités de voyages inquiétantes pour ce cher Coqhéron.

DUROZEL *et* MAUCLAIR.

C'est vrai... c'est vrai!

GASTON.

Durosel éprouvait le besoin de visiter l'Allemagne; Mauclair rêvait de Naples et de son ciel... indigo!... Moi, je l'avoue, je pensais, sous l'inspiration de Godinot, à faire une visite aux bords de la Tamise.

COQHÉRON.

Bref... j'étais menacé de rester seul dans Paris, avec ma femme... et mon fils... livrés à nous-mêmes...

CÉSARINE, *bas à ses voisins.*

Livrés aux bêtes... comme des martyrs.

COQHÉRON.

Et pour me conserver tous mes amis... un matin, au moment où l'aurore aux doigts de roses ouvrait les portes de l'Orient...

GODINOT.

Les pattes crochues de vos recors ouvraient les grilles de Clichy pour ces messieurs!...

COQHÉRON.

Grande razzia... Ah!... ah! ah!...

CÉSARINE.

Gros arabe... va!

TOUS.

Arabe... arabe... arabe!

DUROSEL.

Nous arrêter au sortir d'une fête!

GODINOT.

Et Gaston sur le champ de bataille!... alors qu'il venait de donner le plus joli coup d'épée...

CÉSARINE.

Sans lui laisser le temps de courir sur les traces de sa fugitive moitié... Crudelo tyranno!...

COQHÉRON.

C'est bien là-dessus que je compte, les épouses désolées... La petite comtesse a fui à la Guadeloupe, en proie à quelque accès de jalousie; mais deux ou trois lettres bien tendres, et elle pardonnera, se jettera aux genoux de la maman... qui se hâtera, pour délivrer monsieur son beau-fils, de vendre à mon profit quelques centaines de négrillons.

CÉSARINE.

Coqhéron, vous êtes un ogre!

TOUS.

Vous êtes un ogre, Coqhéron!...

COQHÉRON, *riant et se levant.*

Ah! ah! ah! qu'ils sont gais! qu'ils sont aimables!... Garçon, du punch!...

JULIA.

Et des cigares.

CÉSARINE.

Tout ce qu'il y a de plus fort!... c'est pour des dames!... (*On se lève. Césarine prend la place de Durosel et joue avec Julia, pendant qu'un garçon apporte un bol de punch.*)

GODINOT.

Messieurs, je vous déclare tous des ingrats! Vous n'aviez plus le sou ni les uns ni les autres...

GASTON.

Oh! c'est-à-dire...

GODINOT, *l'arrêtant.*

Silence, donc!... Et grâce à Coqhéron, vos cellules sont transformées en boudoirs délicieux, ornés de tentures...

COQHÉRON, *montrant les dames.*

Et de fleurs animées! ah! ah! ah!... (*Il leur apporte du punch.*)

CÉSARINE.

Ah! voilà qui me raccommode avec lui.

JULIA.

Et moi aussi. (*A Césarine.*) Qu'est-ce qu'il a dit?

GODINOT.

Ici, messieurs, point de soucis, point de tracas... du champagne, des cigares, des cartes et de joyeux convives... Ma foi! vive Clichy! (*Tous élèvent leurs verres.*)

DUROSEL.

Il a raison; vive Clichy!

MAUCLAIR.

Vivent les gardes du commerce!

TOUS.

Vivent les verrous et les grilles!

COQHÉRON, *à Godinot en trinquant avec lui sur l'avant-scène.*

Ah! je n'ai qu'un regret... c'est de n'avoir pas pu vous y mettre aussi, mon cher Godinot.

GODINOT.

Où çà?

COQHÉRON.

A Clichy!

GODINOT.

Merci! j'ai loué ailleurs!...

COQHÉRON.

Mais ça viendra, et je vous mettrai dedans; quand je devrais vous y mettre... avec du champagne d'abord... et vous faire signer une petite lettre de change... inter pocula...

GODINOT.

Eh bien! j'accepte le défi, et nous verrons lequel de nous deux y sera le plus tôt... dedans!... Messieurs, les paris sont ouverts!

COQHÉRON.

Garçon! du porter, du madère, du rhum et du schnick... montez ici toute la cave... c'est un duel...

GASTON.

A mort!

CÉSARINE.

Non, à ivre mort!

TOUS, *chantant et dansant.*

Drin! drin! drin!

LE GARÇON, *entrant.*

Chut!... pas si haut, messieurs, le directeur fait sa tournée.

GODINOT, *montrant la porte de gauche.*

Alors, servez par là; nous y prendrons aussi le café.

DUROSEL.

En faisant un lansquenet.

CÉSARINE, *câlinant Coqhéron.*

Coqhéron, mon chéri, vous me prêterez dix louis.

JULIA, *même jeu.*

Et à moi quinze, Coqhéron.

GODINOT, *même jeu.*

Et à moi, vous m'en donnerez quarante... (*Coqhéron se récrie.*)

CÉSARINE *et* JULIA.

Ah! Coqhéron! Coqhéron!

COQHÉRON, *haut.*

Allons, ça va!... (*Bas.*) Mais Gaston écrira à la Guadeloupe.

GODINOT.

Dès ce soir; je m'en charge. (*A part.*) Compte là-dessus!

COQHÉRON.

Passons, passons.

CÉSARINE.

Petit bonhomme passe-passe! (*Elle entre avec lui dans l'autre pièce, ils y sont suivis par Durosel, Mauclair et Julia.*)

GASTON, *à part, à Godinot.*

Vous avez beau faire pour m'étourdir, Godinot, le spleen me gagne, et il me prend des envies de me pendre comme un Anglais aux barreaux de ma fenêtre, ou de donner mon portefeuille à Coqhéron.

GODINOT.

Quatre cent mille francs! N'allez pas faire une pareille folie... et cela juste au moment où, grâce à mes soins, la liberté va vous être rendue!

GASTON.

Je n'ose croire au succès d'une pareille tentative!

GODINOT.

Fut-il jamais circonstance plus favorable? Tout Paris est dans le désordre, dans l'ivresse du carnaval; nos amis, ces dames, tout le monde a son rôle pour opérer votre métamorphose... Il ne s'agit maintenant que de nous débarrasser de Coqhéron... et dans cinq minutes il sera sous la table.

GASTON.

Allons, Blondel, Richard se fie à toi!... La liberté a tant de charmes!

EN DEHORS.

Godinot! Gaston! ah! ah! ah!

GODINOT.

Nous voilà! nous voilà! (*Ils entrent à droite. Pendant la scène suivante, les garçons enlèvent les tables.*)

SCENE II.

ÉTIENNE, *seul, prêtant l'oreille.*

Ce n'est pas malheureux! Ils ont fini de crier et de rire!... Ah! ils n'ont ni femme ni enfant, ceux-là... Rire... dans un endroit comme celui-ci! Ils en ont le courage, quand depuis six semaines que j'y suis, je me ronge le cœur de désespoir!... Mais il est déjà tard, Marie ne viendra sans doute pas me voir aujourd'hui; peut-être sa tante où son père sont-ils plus malades... ou peut-être elle-même!... Ah! mon Dieu! s'il était vrai, si la fatigue, les privations... ma chère Marie! L'hiver est si rude, et il faut tant travailler pour qu'une pauvre femme donne seulement du pain à trois personnes!... Et je resterais pendant trois ans dans ce misérable ponton, inutile à ma famille et à moi-même? Mais, hélas! comment sortir d'ici? Je n'avais qu'un espoir : mon ancien commandant, et il laisse sans réponse la lettre que je lui ai adressée. Ah! si Marie pouvait le voir, lui parler; oui, il le faut. Je lui confierai mon projet, et, pour qu'elle n'en soit pas trop affligée, je tâcherai de lui cacher le chagrin qu'il me cause à moi-même!

UN GARÇON, *en dehors.*

Entrez, madame, les portes sont ouvertes.

SCENE III.

ÉTIENNE, MARIE.

(Marie est pâle, transie de froid; elle tient à la main un paquet d'ouvrage et sa tenue annonce la gêne la plus grande.)

ÉTIENNE, *courant à elle.*

Marie!... ma petite femme.

MARIE.

Bonjour, Étienne! bonjour, mon ami... *(Elle dépose son paquet sur la table qui est près de la cloison de séparation.)*

ÉTIENNE.

Dans quel état te voilà! tu es transie de froid!

MARIE.

Mais non, je t'assure...

ÉTIENNE.

Il fallait mieux te couvrir... mettre ton bon gros châle de laine... Est-ce que tu ne l'as plus?...

MARIE.

Oh!... si!... mais il faisait très-beau quand je suis sortie...

ÉTIENNE, *à part, jetant un coup d'œil sur la fenêtre.*

Il n'a pas cessé de neiger... *(Haut.)* Tu frissonnes... Il y a si loin du faubourg du Temple ici... Tes pauvres petites mains sont glacées... Donne, au moins, que je les réchauffe dans les miennes. *(Il la fait asseoir sur la chaise près de la fenêtre.)*

MARIE.

Oh! pour ça... bien volontiers. (*Étienne agenouillé prend les mains de Marie, les presse dans les siennes et les embrasse tout en parlant.*)

ÉTIENNE.

Et la tante?... le grand-père?... comment vont-ils?

MARIE.

Mieux... beaucoup mieux.

ÉTIENNE.

Et notre fils, notre cher petit Étienne?

MARIE.

C'est le plus bel enfant du monde!

ÉTIENNE.

Tiens, Marie, tu lui donneras un de ces baisers-là.

MARIE.

Et toi, mon ami, comment vas-tu?

ÉTIENNE.

Bien, trop bien!... car je n'arrête pas d'enrager et de jurer, de me sentir comme ça, à fond de cale et les bras liés... lorsque l'équipage manque de tout!

MARIE.

Ah!... quelle idée!... Je vous assure, monsieur, que nous ne manquons de rien à la maison, mon travail suffit à tous nos besoins... Vois, j'espère qu'en voilà un bon paquet d'ouvrage.... c'est pour le finir que je suis venue un peu plus tard et que je te quitterai plus tôt qu'à l'ordinaire...

ÉTIENNE.

Comment! déjà!

MARIE, *se levant.*

Oh! oui, car il faut que j'aille le porter... et recevoir mon argent!...

ÉTIENNE.

Et tu crois que je te verrai te donner tout ce mal, passer les nuits... te tuer de travail... pendant que moi?... Non!... non!... petite femme... s'il plaît à Dieu, il n'en sera pas ainsi!

MARIE.

Que veux-tu dire?

ÉTIENNE.

Sais-tu ce que m'a appris ce journal qu'un prisonnier m'a prêté?

MARIE.

Non! quoi donc?

ÉTIENNE.

Mon commandant, ce brave officier dont je t'ai parlé si souvent...

MARIE.

Monsieur Dufournel?

ÉTIENNE.

Il est à Paris... aide de camp du ministre de la marine... Je lui ai écrit... je lui ai tout raconté... l'incendie qui nous ruine, notre petit établissement détruit... tes parents malades... mes premiers billets protestés... et pour m'achever, la prison où je languis, loin de toi, loin de ceux qui me sont chers! Je lui ai dit tout cela, Marie, en le suppliant de venir en aide à son ancien matelot!

MARIE.

Mais je le croyais sans fortune!

ÉTIENNE.

Aussi, n'est-ce pas de l'argent quo je lui demande, mais sa protection pour reprendre du service...

MARIE, *avec effort.*

Toi!...

ÉTIENNE.

Et s'il me l'accorde... bientôt je respirerai le grand air... J'aurai sous mes pieds un bon navire... et au-dessus de la tête le ciel qui protége les braves gens et qui bénira mes efforts!

MARIE, *tremblante.*

Tu n'y penses pas, Étienne, partir!...

ÉTIENNE.

Avec un bon engagement, un matelot trouve toujours de l'argent!... La moitié de ma solde à celui qui m'aidera à sortir d'ici... L'autre moitié pour vous, pour toi, Marie, pour notre enfant!

MARIE, *pleurant.*

Ah!...i ne manquait plus que ce malheur-là!

ÉTIENNE, *ému.*

Allons, allons, petito femme .. sois donc raisonnable... vous viendrez tous à Brest ou à Cherbourg... où sera mon bâtiment!...

MARIE.

Et quand tu seras en mer, quand il faudra craindre tous les jours pour toi...

ÉTIENNE, *s'efforçant de paraître gai.*

Bah!... on revient si vite maintenant... avec les vapeurs... On n'est pas plus tôt parti que... brrr!... les signaux vont leur train!... Voilà *le Superbe* ou *le Charlemagne* qui mouillent en rade!... alors tu sautes dans une coquille avec le petit... tu arrives à bord... le petit aussi... Vous me sautez au cou tous les deux...C'est-à-dire, toi, au cou... et le moussaillon aux jambes! Ah!... quelle joie... hein!... ça te fait rire!... moi aussi... regarde... j'en ris d'avance de plaisir et de bonheur!... (*Il essuie ses yeux.*)

MARIE, *de même.*

Étienne... si tu m'aimes, tu ne me parleras plus de cela !...

ÉTIENNE.

C'est que je voulais, au contraire, te prier de te faire belle un de ces jours et d'aller voir mon capitaine, afin de...

MARIE.

Non, te dis-je... J'ai du courage !... je travaillerai ! mais si tu me parles encore de partir... je ne t'aimerai plus, Etienne.

ÉTIENNE.

Marie ! Marie !

MARIE.

Je te jure que je ne t'aimerai plus !... (*Elle se jette à son cou et l'embrasse.*)

CHABRELOCHE, *en dehors.*

Merci... merci... m'y v'là. (*Ouvrant la porte.*) Peut-on entrer ?

SCENE IV.

LES MÊMES, CHABRELOCHE.

ÉTIENNE.

Chabreloche !

CHABRELOCHE.

Ouf !... Pardon... j'ai tant couru... d'abord... parce qu'il fait un temps de loup... et puis... j'avais par ici... une affaire... quelque chose de très-important... pour quelqu'un qui... (*A part.*) Sapristi... le petite femme me contrarie...

ÉTIENNE.

Ce bon Chabreloche... il ne manque jamais de venir me voir... chaque fois qu'il est de sortie.

MARIE.

Je vous en remercie, monsieur Chabreloche ; mon pauvre mari est si triste.... aujourd'hui surtout .. tâchez de l'égayer... de lui faire passer de vilaines idées qu'il a.

CHABRELOCHE.

Peut être, madame Etienne, peut-être !

MARIE, *allant reprendre son paquet à droite.*

Moi je vais bien vite reporter mon ouvrage.

ETIENNE.

Déjà !

CHARRELOCHE, *bas à Etienne.*

J'ai à vous parler... Chut !...

MARIE, *à part.*

S'il savait quel besoin on a de cet agent à la maison ! (*Haut.*) Au revoir, monsieur Chabreloche !...

CHABRELOCHE.

A bientôt, madame Etienne!...

MARIE.

Adieu, mon ami, à demain ; j'apporterai mon ouvrage afin de rester plus longtemps avec toi... et au premier beau jour... si tu renonces à ton vilain projet, je t'apporterai... ton fils.

ÉTIENNE.

Ah! oui, n'est-ce pas ?...

MARIE.

Adieu !

ÉTIENNE.

Adieu, chère petite femme! (*Sur le seuil de la porte il l'embrasse encore et il la regarde s'éloigner en essuyant une larme. En ce moment on entend de bruyants éclats de rire dans l'autre cellule au fond à droite.*)

SCENE V.

CHABRELOCHE, ETIENNE.

CHABRELOCHE, *allant prendre Etienne par la main.*

Ah çà, maintenant, monsieur Etienne, à nous deux!

ETIENNE.

Qu'y a-t-il?

CHABRELOCHE.

Des nouvelles... Des bonnes, des crânes, des chouettes! voilà ce qui vient de paraître ! la révélation surprenante d'un gueux fini, atteint des remords les plus cuisants au moment de souffler son gaz!... car il a soufflé son gaz... Le Macarol a claqué... claqué comme une vieille barrique ! Mais je ne lui en veux pas... il s'est blanchi, c't'homme... il s'est blanchi à mes yeux!

ÉTIENNE.

Que m'importe cet homme... je le croyais mort depuis longtemps!

CHABRELOCHE.

Ah! dam... après sa chute du quatrième, quand on l'a relevé j'ai bien cru aussi que ce n'était pas la peine de le mener à l'hôpital... Mais, bah! il a repris son souffle, et grâce aux bonnes sœurs, il a fait un terme de plus.

ÉTIENNE.

Le misérable ivrogne!...

CHABRELOCHE.

Attendez!... v'là que ces mêmes sœurs, tout en le soignant, lui ont tenu des discours, elles lui ont parlé d'un tas de choses, les bonnes créatures, si bien qu'un beau matin, pas plus tard

qu'aujourd'hui, le Macarol me fait demander, à cause que j'avais donné de temps à autre des potées de soupe à sa femme et à ses mioches. J'arrive... le terme était échu... il commençait à déménager... « Chabreloche, qu'il me dit, j'ai un secret à te confier ; tu sais bien ces papiers... cette fortune du vieux Mauricet, on l'a crue brûlée... Eh bien, non !... c'est moi... moi qui l'ai volée !... »

ÉTIENNE.

O ciel !...

CHABRELOCHE.

Où est-elle, m'écriai-je, où est-elle ? « Je ne l'ai pas... mais elle doit être entre les mains de... de... » Et il m'a dit un nom... que les bras m'en sont tombés. Alors j'allais lui faire d'autres questions, quand tout à coup... il fait un bond... pousse un cri... le déménagement était fait !

ÉTIENNE.

Mort !...

CHABRELOCHE.

Mais les sœurs qui étaient là avaient tout entendu, comme moi... et pendant qu'elles allaient faire leur déclaration, moi je tourne ma locomotive vers le Café de Paris... Le comte de Soreuil? à Clichy !.... Je repars à toute vapeur... J'arrive... me v'là... et vot' fortune, mon brave Étienne, vot' liberté, vot' bonheur à tous... il est là... là... à côté de vous !...

ÉTIENNE.

Grand Dieu !... si cela était, cependant... Mais que faire?...

CHABRELOCHE.

Ce n'est pas difficile : maintenant que je vous ai tout dit... je descends chez le directeur de la prison... je vous l'amène, nous lui contons l'affaire... et voilà !

ÉTIENNE.

Vite... alors, mon bon Chabreloche !... Oh ! ma pauvre Marie, s'il était vrai...

CHABRELOCHE.

Attendez-moi ! (*Étienne reste au fond, sur le seuil de la porte. La nuit vient.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, GODINOT, *entrant avec* DUROSEL *et* JULIA *par la droite, puis* CESARINE, MAUCLAIR *et* COQHÉRON.

GODINOT.

Coqhéron dort comme un bien heureux.... Gaston, revêtu de ses habits, est méconnaissable... La nuit qui tombe nous favorise... Vite, parcourez le corridor, et éclairez la route.

COQHÉRON, *au dehors.*

Godinot!... Godinot!...

CÉSARINE, *entrant.*

Il s'est réveillé... il vous demande.

GODINOT.

Pourvu qu'il ne s'aperçoive pas...

CÉSARINE

Le voilà!...

COQHÉRON, *entrant soutenu par Durosel et Mauclair. Il porte la robe de chambre et le bonnet de Gaston.*

Godinot!... où se cache-t-il?... il a déserté le combat... Je l'ai distancé.... de ce flacon que je vide à ma vict.... Oh! là... là... avez-vous senti?... un tremblement de terre... Godinot, tu n'es pas de force, mon bon ami... (*On le fait asseoir sur le canapé, il s'endort.*) Je t'y mettrai à Clichy, Godinot.

GODINOT, *lui ôtant le flacon et le verre.*

Chut!... il se rendort!... (*Coqhéron ronfle.*)

CÉSARINE.

Merci! plus que ça d'ophicléide!

GODINOT, *allant à la porte de droite,*

Venez, Gaston... venez... de l'assurance, et remontez votre cache-nez.... (*Gaston, revêtu du paletot, du cache-nez, du chapeau de Coqhéron, et portant une perruque, et des favoris semblables aux siens, traverse la scène, et se dirige vers la porte du fond.*)

DUROSEL, *au fond.*

Arrêtez!... le directeur!

GODINOT.

Serions-nous trahis!... (*Moment d'anxiété.*)

CHABRELOCHE, *accourant.*

Il vient... Étienne il me suit.... il a dit que si tout cela était vrai, vous pouvez être tranquille...

ÉTIENNE.

Quel bonheur!

CHABRELOCHE, *au fond.*

Le voilà! (*Le Directeur entre, on s'empresse de lui offrir une chaise, il s'assied et semble écouter ce qu'on lui dit; pendant ce temps, la scène de l'autre cellule s'exécute.*)

DUROSEL.

Il entre à côté.

GODINOT, *à Gaston.*

Partez vite!.... (*Gaston prend le bras de Césarine, qui en passant près de Coqhéron, lui dit :*)

CÉSARINE.

Adieu, mon gros loulou!...

GASTON, *à la porte de la cellule.*

Et dire que j'étais ici pour trois ans!...

COQHÉRON, *rêvant.*

Je t'y mettrai à Clichy, Godinot... (*Godinot lui fait un pied de nez sur le seuil de la porte. Le rideau baisse, et Coqhéron reste endormi sur le canapé. L'autre cellule est occupée par le Directeur, Étienne et Chabreloche, qui lui donne tous les détails.*)

ACTE V.

Septième Tableau.

Une mansarde de la plus misérable apparence; au milieu au fond, un vieux lit; au pied du lit à gauche, un petit buffet; un vieux châle noir sur une corde tendue entre le lit et la cloison cache ce recoin. A gauche au fond, une fenêtre; près de la fenêtre, une corde tendue sur laquelle sont de mauvais rideaux relevés à demi et laissant voir un berceau et une botte de paille sur laquelle est assise la folle. Près du berceau, une chaise et une tasse vide. Premier plan à gauche, une cheminée, un bougeoir; à droite deuxième plan, la porte d'entrée; premier plan, une table et une chaise au devant du lit un vieux fauteuil, petite table sur laquelle est une tasse; au lever du rideau il fait nuit, la neige tombe, Mauricet est à la fenêtre; la tante est couchée toute habillée sur le lit. Une mauvaise couverture la recouvre; la folle est près du berceau.

SCENE I.

MAURICET, LA TANTE. (*Au lever du rideau on entend le bruit des trompettes et les cris joyeux des masques qui passent dans la rue.*)

LA TANTE.

Mauricet?... mon frère?

MAURICET.

Je suis là.

LA TANTE.

Quelle heure est-il?

MAURICET, *quittant la fenêtre.*

Nuit close... et il neige!

LA TANTE.

J'entends comme un bruit sourd... des cris... des voitures...

MAURICET, *allumant la chandelle.*

Il y a fête aujourd'hui dans Paris... c'est le mardi gras.

LA TANTE.

Et Marie?

MAURICET.

Elle n'est pas encore rentrée, mais elle ne tardera pas.

LA TANTE.

Et l'enfant?

MAURICET

La folle le berce, comme à l'ordinaire.

LA TANTE.

A-t-il du lait?

MAURICET, *portant la chandelle sur la table qui est près du lit et s'asseyant dans le fauteuil.*

Oui, oui... je lui ai donné le restant tout à l'heure... ne t'inquiète pas... dors. (*A lui-même.*) Ces cris de la foule... ces voitures qui se pressent, qui se croisent... tout cela m'effraye pour Marie... elle n'aura pas voulu rentrer sans rapporter un peu d'argent à la maison! Ah j'entends monter. (*Marie entre.*) Dieu soit loué!... c'est elle! (*Marie entre fatiguée, met son paquet sur la table de droite et va vers Mauricet.*)

SCENE II.

LES MÊMES, MARIE.

MAURICET.

Ma pauvre enfant! comme tu nous a inquiétés! tu dois être bien fatiguée. (*Il l'embrasse.*) Son front est couvert de sueur... tu auras voulu te presser... Voyons, voyons, assieds-toi là... Tu te rendras malade aussi... et alors que deviendrons-nous? (*Il fait asseoir Marie près de lui sur un petit tabouret qui est devant le lit.*)

LA TANTE.

Est-ce elle? Est-ce Marie?

MAURICET.

Oui... oui... c'est elle!

LA TANTE.

Ah! tant mieux! me voilà tranquille.

MARIE, *pleurant.*

(*A part.*) Mon Dieu!... que je suis malheureuse!... cet ouvrage... notre unique ressource... ils n'ont pas voulu le recevoir... que vais-je leur dire à tous?

MAURICET, *à part.*

Comment lui apprendrai-je ce que le portier est venu me dire tout à l'heure?

MARIE, *à part.*

Allons, essuyons mes larmes! On dit qu'il ne faut jamais douter de Dieu!

MAURICET.

Eh bien! Marie, tu as vu Etienne?

MARIE.

Oui, père, j'ai passé une heure avec lui.

MAURICET.

Comment va-t-il? il se désole, n'est-ce pas? Cette pensée me fait du mal!

MARIE.

Vous avez tort, grand-père... Etiene a beaucoup de courage et de résignation.

MAURICET.

Vraiment?

MARIE.

Il espère qu'un meilleur temps viendra.

MAURICET.

Allons, tant mieux! Tu me fais du bien, en me disant ça!... J'avais toujours peur que le désespoir ne s'emparât de lui...

MARIE, *à part.*

S'il savait qu'il pense à repartir, à s'engager!

MAURICET.

Ca doit être si cruel de se voir séparé de sa femme, d'être privé de son enfant!...

MARIE, *se levant.*

Ah! j'oubliais de l'embrasser pour lui. (*Elle va au berceau. La folle lui baise les mains et vient se mettre devant la cheminée.*)

MAURICET, *avec douleur.*

Ce n'est pas Etienne qu'on aurait dû prendre; Etienne dont la force et le courage auraient tout sauvé! C'est moi qu'il fallait jeter en prison... moi qui suis vieux, infirme, moi qui ne peux plus rien pour ceux que j'aime!

MARIE, *relevant la tête.*

Ah! grand-père! pouvez-vous parler ainsi! Venez... venez plutôt reprendre courage avec moi, en regardant ce cher petit... Comme il est beau!... il nous regarde... il nous sourit.

MAURICET, *à part.*

Et demain! demain!... ou sera-t-il?... où serons nous? (*Il va près de Marie.*)

MARIE, *montrant Amélie qui traverse la scène tout en réfléchissant.*

Cette pauvre femme!... Dieu qui lui a repris la raison... ne

lui a pas fermé le cœur... elle est toujours là... elle s'est dépouillée elle-même pour mieux couvrir le petit être qu'elle aime! comme si elle eût voulu payer l'hospitalité qu'on lui donne.

AMÉLIE, *souriant.*

Voyez... voyez... comme le vaisseau se balance légèrement sur la vague !... Il s'approche... bientôt il abordera... bientôt aussi je reverrai ma mère.

MARIE.

Une mère qu'elle pense sans cesse à rejoindre.

AMÉLIE, *indiquant avec la main.*

Et puis là-bas... là-bas... derrière ces rochers sombres... voyez-vous une tourelle... recouverte de lianes et de fleurs? C'est là que je l'attendrai... De là, je le verrai chaque soir agiter son mouchoir à travers les arbres!... Oui, oui... le voilà!

MARIE.

Sans doute un ami qu'elle regrette, et dont quelque malheur l'aura séparée.

AMÉLIE, *avec tristesse.*

Non, pas encore... pas encore. (*Elle laisse retomber sa tête, et s'assied près de la table à droite.*)

MARIE.

Ah! elle aussi est bien à plaindre.

MAURICET.

Sans doute; mais, ma bonne Marie, en accueillant ici cette infortunée, tu as ajouté une lourde charge à toutes celles qui pèsent déjà sur toi.

MARIE, *quittant le berceau.*

Est-ce que je pouvais faire autrement, mon père? — Est-ce que je pouvais abandonner dans la rue une pauvre femme qui s'était évanouie, pour ainsi dire, dans mes bras, et dont les riches vêtements, traversés par la pluie, indiquaient trop, hélas! qu'elle avait passé la nuit dehors? Etienne, attiré par mes cris, n'a-t-il pas été le premier à la transporter dans notre chambre? Et vous-même, mon père, en la voyant, vous n'avez plus pensé que, la veille, le feu nous avait ruinés... Vous n'avez vu qu'une jeune femme sans connaissance, victime sans doute de quelque grand malheur, et vous avez dit avec nous, comme le Sauveur : Ne te détourne pas de celui qui a besoin!

MAURICET.

Oui, telle était ma pensée... mais, hélas! les jours se sont écoulés sans que rien ait pu nous faire découvrir son nom, sa demeure, et pendant ce temps, on a vendu tout ce que le feu nous avait laissé; j'ai perdu mes forces, Etienne a été mis en prison... et toi, Marie, tu meurs à la peine pour soigner et nourrir,

à toi seule, un enfant, deux vieillards et une folle. (*Amélie, pendant ce qui suit, regarde le paquet, va au buffet, de là à la tasse qui est près du berceau, puis à la cheminée et les regarde.*)

MARIE.

Oh! mon Dieu! Elle coûte si peu, elle! Oh! je sais bien qu'on nous a dit de l'envoyer dans un hospice, à la Salpêtrière; mais, que voulez-vous! — Je n'en ai pas le courage! D'ailleurs elle m'est utile... quand je m'absente, elle soigne mon enfant... elle l'endort. Quand je travaille, et qu'une larme vient mouiller mes yeux... son instinct lui dit que je souffre... alors, elle chante un des airs du pays qu'elle regrette... et sa voix me calme... Elle est si touchante cette voix, qu'on ne peut s'empêcher d'en être ému. —Tenez... voyez ses grands yeux attachés sur nous... ne dirait-on pas qu'elle comprend nos chagrins, notre misère, et que la raison est près de lui revenir? Dans ces moments-là, père, il me semble que je me suis déjà trouvée avec elle... que je l'ai vue... Mais où donc?... où donc? Je ne puis le dire.

AMÉLIE, *qui est venue se placer entre eux — à Mauricet.*

Pourquoi n'y a-t-il pas de feu ici? Il fait si froid!

MARIE, *à part.*

Hélas!

AMÉLIE, *à Marie.*

Pourquoi l'enfant n'a-t-il plus de lait? bientôt il aura faim.

MARIE, *à part.*

Mon pauvre enfant!

AMÉLIE, *désignant le buffet.*

Pourquoi là... n'y a-t-il pas de pain? — Quand on n'a pas, on demande.—Il y a de bonnes âmes dans le monde... là-bas, je donnais toujours aux pauvres femmes qui me demandaient...

MARIE, *à part.*

Hélas! mon Dieu! ce sera la dernière épreuve... mais je ne laisserai pas souffrir mon enfant. (*Elle va s'agenouiller devant le berceau.*)

MAURICET, *à part avec désespoir.*

Ah! qui nous viendra en aide? (*Il s'assied près du lit. Amélie prend le vieux châle sur la corde, sort lentement, et referme la porte.*)

SCENE III.

MAURICET, MARIE.

MAURICET.

Marie! on ne t'a donc pas payé ton ouvrage?

MARIE.

Non.

MAURICET.

Ah!

MARIE.

C'était jour de fête... on m'a dit de revenir à la fin de la semaine.

MAURICET.

Dans cinq jours.

MARIE.

Cinq jours... sans pain... sans feu... sous ce misérable toit qui nous couvre à peine.

MAURICET.

Que nous étions bien heureux d'avoir... et que demain... (*Il s'arrête.*)

MARIE.

Demain !... après, père, parlez donc? Demain quel nouveau malheur va nous atteindre?

MAURICET.

Demain, il faut payer ou partir.

MARIE.

Oh! mon Dieu!

MAURICET, *avec amertume et désespoir.*

Ah! le ciel nous abandonne!

MARIE, *effrayée.*

Oh! ne dites pas cela, père... ne le dites pas, car je pourrais le croire... et malheur à la mère qui doute de la bonté divine! (*Elle s'incline sur le berceau et pleure en embrassant son enfant. Une voix douce se fait entendre dans la rue; moment d'anxiété et de silence.*)

AIR : *Adio, Teresa.*

AMÉLIE, *dans la rue.*

Pauvre mulâtresse,
Pourquoi pleures-tu?
Sur terre, ô maîtresse,
J'ai tout perdu!
Belle créole,
Aux regards si doux,
Jette une obole
Sous les bambous.

MARIE.

Avez-vous entendu?... cette voix... je ne me trompe pas.

MAURICET.

La voix de la folle!

MARIE, *regardant autour d'elle.*

Mais où donc... où donc est-elle?

AMÉLIE.

Quel bien sur la terre
Peux-tu pleurer tant?
Je pleure le père
De mon enfant.
Belle créole, etc.

MARIE.

Ah! mon père, je reconnais cette voix... cet air... C'est elle... (*Marie va ouvrir la fenêtre, regarde dans la rue; avec douleur.*) Mon père, mon père, elle est là... sur le seuil de notre porte, exposée au froid, à la neige qui tombe... implorant la pitié des passants, pour secourir à son tour ceux qui l'ont accueillie et secourue!

MAURICET.

Pauvre créature!

MARIE. (*Elle referme la fenêtre.*)

Oh! il faut que je descende... que je la ramène ici.

MAURICET.

Oui, va, Marie, hâte-toi... (*Marie s'arrête à la vue d'Amélie qui paraît sur le seuil de la porte. Rejetant son châle couvert de neige, elle s'avance lentement et souriante vers Mauricet et Marie en leur montrant l'argent qu'elle a recueilli. Marie tombe à genoux devant elle.*)

AMÉLIE.

Tenez, voyez-vous, ce soir... vous aurez du feu... du pain... et l'enfant aura du lait... Oh! il y a de bonnes âmes au monde... (*Elle s'asseoit et berce l'enfant sans faire attention à ce qui va suivre.*)

MARIE, *attendrie.*

Eh bien, mon père, croyez-vous que je puisse me séparer d'elle?

MAURICET.

Non, non... mon enfant... continue ton œuvre de charité, et Dieu qui a inspire la pauvre folle, Dieu ne nous abandonnera pas.

ÉTIENNE, *en dehors.*

Marie! Marie!

MAURICET.

On t'appelle!

ÉTIENNE.

Marie! Marie!

MAURICET.

Tu n'entends donc pas?

MARIE.

Oh! si... j'entends... mais il me semble que je me trompe... et que c'est un rêve!...

SCENE IV.

LES MÊMES, ÉTIENNE, *puis* OCTAVE.

ÉTIENNE, *ouvrant brusquement la porte.*

Marie!... ma chère Marie!

MARIE.

Étienne! (*Elle se jette dans ses bras.*)

MAURICET.

Étienne!... mon fils!

LA TANTE, *se mettant brusquement sur son séant.*

Quoi!... qu'y a-t-il?

MARIE.

C'est Étienne, ma tante.

ÉTIENNE, *allant au lit.*

C'est moi... c'est moi, la tante.

MARIE.

Il est libre... il nous est rendu..

LA TANTE, *embrassant Étienne.*

C'est lui! c'est bien lui!

MAURICET.

Mais par quel miracle?

MARIE.

Quel est le bon ange qui a ouvert pour toi les portes de la prison?

ÉTIENNE.

Regardez... (*Il montre Octave qui vient de paraître. Il a été blessé au bras droit. La manche de son habit porte encore des lacets.*)

LA TANTE.

Un étranger!

MARIE, *allant à Octave.*

Non... pas un étranger... Il n'y a qu'une personne qui ait pu sauver Étienne... le chef dont il nous a parlé si souvent, celui auquel il a dû son avancement, sa croix!...

ÉTIENNE.

Et auquel je devrai, ce soir, ma liberté... le commandant Octave Dufournel. (*Amélie relève lentement la tête.*)

TOUS, *l'entourant.*

Ah! monsieur!

OCTAVE, *ému.*

Je vous remercie, madame, de m'avoir deviné, reconnu!... d'avoir pensé enfin que, connaissant le malheur d'Étienne, je m'efforcerais de l'adoucir.

ÉTIENNE.

Et cela au moment où un dernier espoir venait de m'être enlevé par la fuite de ce.....

MARIE.

Comment... que veux-tu dire?

ÉTIENNE.

Plus tard... tu sauras tout... (*Pressant la main d'Octave.*) Mais payer pour moi deux mille francs... une si forte somme... moi qui ne vous demandais qu'une faveur, celle de m'aider à m'engager, à partir.

OCTAVE.

Je ne l'aurais pas souffert, Étienne... Le jour où je vous vis, sous nos yeux, vous jeter dans une mer furieuse et sauver d'une mort certaine six hommes de mon équipage, au risque de périr vous-même, je contractai envers vous une dette... que je jurai d'acquitter tôt ou tard.

ÉTIENNE.

Mais deux mille francs! une fortune!... ça ne se trouve pas dans le fourreau de son sabre. (*Pendant ce qui suit la folle se lève et traverse la scène en écoutant et se dirigeant vers la porte.*)

OCTAVE.

Aussi je ne vous tiens pas quitte, Etienne, vous me rembourserez en travaillant... mais auprès de votre femme, de votre enfant... dans votre famille!...

MARIE.

Ah! monsieur que de reconnaissance!

LA TANTE.

Qu'est-ce qu'ils disent?... mon Dieu, qu'est-ce qu'ils disent?...

ÉTIENNE.

On est heureux, la tante, tout le monde est heureux!... vous aussi, mon commandant, vous le serez un jour... et ce chagrin dont vous me parliez tout à l'heure... (*La tante va vers la cheminée et reste immobile en voyant tout ce qui se passe.*)

OCTAVE.

Il durera toute ma vie... Étienne, rien ne m'en consolera jamais. (*Amélie semble en proie à une violente agitation.*) Mais il

est tard... vous voilà rendu à votre famille... songez maintenant qu'elle a besoin de calme et de repos...

ÉTIENNE.

Quoi ! nous quitter déjà !

OCTAVE.

Oh ! je vous reverrai bientôt... je reviendrai jouir de votre bonheur...Adieu, madame; adieu, Etienne; adieu, mes amis...(*Il va pour sortir et s'arrête en apercevant Amélie qui s'est placée devant la porte.*)

AMÉLIE, *suppliante.*

Oh ! pas encore !... pas encore !...

OCTAVE, *reculant.*

O ciel !... cette femme... qui est-elle ?

MAURICET.

Une infortunée que Marie a recueillie... soignée... une folle...

OCTAVE.

Folle !... folle !... Amélie ! (*Il chancelle de douleur, on le fait asseoir.*)

MARIE.

Il la connaît !

AMÉLIE, *allant à lui.*

Parlez... parlez toujours... j'aime à entendre votre voix... elle m'en rappelle... une autre... bien douce et bien tendre !... mais un jour elle devint railleuse et méchante... ce jour-là, je sentis comme un fer glacé qui me perçait le cœur !

OCTAVE, *se levant.*

Oh ! malheur ! malheur !... Amélie, reconnaissez-moi !... Amélie... c'est moi...moi qui vous aime... qui vous pleure...Octave !...

AMÉLIE, *sans le regarder.*

Vous ! Octave !... Oh ! non ! non !... il est là-bas... Octave... là-bas... au delà des mers !... il m'attend... il sait que je ne suis pas coupable... que je n'ai pas cessé un seul instant de l'aimer... et que j'ai gardé son souvenir... là... au fond de mon cœur... comme il a gardé l'anneau que je lui avais donné...

OCTAVE.

Cet anneau... Amélie... regardez... le voilà ! le voilà ! (*Il lui donne son anneau qu'elle regarde, le montre à Marie, qui lui indique de la main Octave. Elle se détourne, va prendre les mains d'Octave, puis elle pousse un cri.*)

AMÉLIE.

Octave ! Octave ! (*Elle tombe dans les bras de Marie.*)

OCTAVE.

Oh ! merci, mon Dieu !... merci ! elle m'a reconnu !

AMÉLIE.

Oui... oui... c'est bien lui !... Octave ! mais où suis-je donc ?... où suis-je ?... oh ! je me souviens maintenant... je voulais fuir !... rejoindre une amie qui partait... mais il était trop tard... c'était la nuit... il faisait froid... j'avais la fièvre... le délire... je courais dans les rues... puis je me suis sentie défaillir... je suis tombée...

MAURICET.

Dans les bras d'une pauvre femme qui vous a recueillie... soignée comme une sœur.

AMÉLIE, *se jette dans les bras de Marie.*

Ah !

MARIE.

Calmez-vous ! tant d'émotions vous seraient funestes...

OCTAVE.

Voyez, ses mains tremblent.

MAURICET.

Elle pâlit. (*On le fait asseoir.*)

SCENE V.

LES MÊMES, CHABRELOCHE.

CHABRELOCHE, *paraissant.*

Étienne ! Étienne ! venez vite, je sais où il est !

ÉTIENNE.

Il serait possible !

CHABRELOCHE.

Vite, vite ! ou le comte de Soreuil nous échappe !

AMÉLIE, *se relevant.*

Le comte de Soreuil ! mon mari !... Ah ! fuyez, Octave, fuyez ! le comte de Soreuil vous tuera !... (*Elle retombe évanouie. Octave se précipite à ses pieds et lui prend les mains.*)

Huitième Tableau.

LA DESCENTE DE LA COURTILLE.

La faubourg du Temple, auprès du canal dont on aperçoit une partie, à droite et à gauche, la passerelle et les deux ponts. Au fond, le faubourg en perspective. A gauche, à l'avant-scène, une maison et le café; à droite, un marchand de vin. La neige couvre les rues et continue à tomber par intervalles. On entend le bruit au loin de masques courant avec des torches. En bas du marchand de vin contre une borne, un petit Savoyard est couché sur la neige et dort enveloppé dans son sac noir. Au loin, des cris joyeux qui se rapprochent peu à peu.

SCENE I.

GUEULE-EN-BIAIS, ROULE-TA-BOSSE, MASQUES *de toutes conditions, puis* GASTON, GODINOT, CÉSARINE, JULIA, DENISETTE, *et* D'AUTRES AMIS *de Gaston, tous diversement travestis.* (*Gaston porte un riche costume de paillasse. Godinot est en magicien.*)

GROUPES DE MASQUES, *traversant le théâtre.*

Oh! eh! les enfants de la loupe... oh! eh!...

ROULE-TA-BOSSE, *en dehors.*

Oh! eh! Gueule-en-biais!... oh! eh!...

GUEULE-EN-BIAIS.

Eh! arrive donc, Roule-ta-bosse! En v'là un heureux mortel!... Pour lui, c'est carneval tous les jours... Il est toujours en polichinel, et il ne paye pas de costume!

ROULE-TA-BOSSE, *se posant.*

Je plais aux femmes comme ça!

GUEULE-EN-BIAIS, *le poussant.*

Cupidon, va!...

ROULE-TA-BOSSE.

Montons-nous à la Courtille pour nous rachever?...

GUEULE-EN-BIAIS.

J'aurais voulu attendre les ceux de l'Opéra... histoire de me faire rouler à l'œil derrière quelque locomotive à deux chevaux.

ROULE-TA-BOSSE.

Feignant!

GUEULE-EN-BIAIS.

Si j'avais seulement un petit roussin... Ah!... une idée... j'ai jamais été à chameau... je vas essayer un peu... (*Il saute sur les épaules de Roule-ta-bosse.*)

TOUS, *riant.*

Ah! ah! bravo!...

ROULE-TA-BOSSE.

Je ne veux pas que tu montes.

GUEULE-EN-BIAIS.

Mais va donc, va donc!

ROULE-TA-BOSSE.

Mais non, je n'veux pas... (*Voyant que Gueule-en-biais ne veut pas descendre, il l'emporte, traverse ainsi le théâtre et s'arrête devant la porte d'un marchand de vin.*)

GUEULE-EN-BIAIS.

Où donc que tu vas?

AMÉLIE.

Non!... il en est un que cette séparation nous réserve à tous deux... celui de pouvoir regarder dans notre cœur sans y trouver ni une tache ni un remords. (*Des cris se font entendre au loin.*)

MARIE.

Le jour va paraître...

MAURICET.

La foule appoche...

AMÉLIE.

Adieu donc pour jamais! (*Elle embrasse Marie qui baisse son voile, relève son manteau; pendant ce temps Chabreloche accourt du fond.*)

SCENE V.

LES MÊMES, CHABRELOCHE.

CHABRELOCHE.

Alerte... Étienne... alerte!... nous le tenons! je passais auprès d'une voiture de masques lorsque je reçois un grand renfoncement. C'était Denisette. (*Montrant le fond.*) Les voilà qui descendent le faubourg; le comte de Soreuil est avec eux!

ÉTIENNE.

Le comte! (*Il s'élance dans le faubourg.*)

AMÉLIE, *avec terreur.*

Mon mari!... ah!... viendrait-il m'arracher de vos bras!... (*Elle se refugie près de Mauricet.*)

OCTAVE.

Je saurai vous défendre!

MAURICET, *entraînant Amélie.*

Rentrez, madame!

MARIE.

Là vous serez en sûreté!

OCTAVE.

Et je le défie d'arriver jusqu'à vous! (*Ils rentrent dans la maison à droite.*)

SCENE VI.

CHABRELOCHE, MAURICET, OCTAVE, COQHÉRON.

CHABRELOCH, *qui a prévenu Coqhéron et s'adressant à Octave et à Mauricet; il est monté sur la borne près du pont de gauche.*

Oui... regardez cette voiture qui s'avance, le comte est debout sur le siége... une torche à la main...

COQHÉRON.

Il y a un Dieu pour les créanciers! je vais chercher la garde. (*Il sort à droite.*)

CHABRELOCHE, *qui regarde toujours.*

O mon Dieu...

TOUS.

Quoi donc!...

CHABRELOCHE.

Un homme se jette à la tête des chevaux!

MAURICET,

C'est Étienne!!...

CHABRELOCHE.

On le repousse... la voiture part au triple galop... (*Criant.*) Mais arrêtez donc... elle va se briser (*Grand bruit en dehors, des cris et du fracas.*) Ah je ne vois plus rien... (*Il descend.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, LA FOULE, ÉTIENNE, GASTON, *blessé*, GODINOT, COQHERON, GUEULE-EN-BIAIS, ROULE-TA-BOSSE, CESARINE, JULIA, *puis* MARIE *et* AMELIE, LA GARDE *et* MASQUES.

ROULE-TA-BOSSE, *accourant.*

Un homme blessé.

OCTAVE, *s'avançant.*

Étienne, peut-être...

MAURICET.

Étienne!

CHABRELOCHE, *allant au pont de droite.*

Attendez! attendez! (*Revenant.*) Non, non, c'est le comte de Soreuil!

GODINOT, *accourant.*

Du secours!... vite... du secours!... (*On apporte Gaston, que l'on dépose sur une chaise; Roule-ta-bosse apporte un verre d'eau, que Godinot offre à Gaston, qui a la tête ensanglantée et qui refuse.*)

GASTON, *d'une voix presque éteinte.*

Non, c'est inutile... mon heure était marquée... je me sens mourir... mourir au milieu du bruit, des cris de joie!

GODINOT.

Gaston!... mon ami!...

GASTON, *le repoussant.*

Éloignez, éloignez cet homme!

GODINOT, *s'éloignant.*

Que dit-il?